

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

Y²

9275

CE VOLUME CONTIENT

L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LUCIEN, traduite
& continuée par PERROT D'ABLANCOURT.

LES VOYAGES DE CYRANO DE BERGERAC,
dans les empires de la Lune & du Soleil, &
l'histoire des Oiseaux.

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

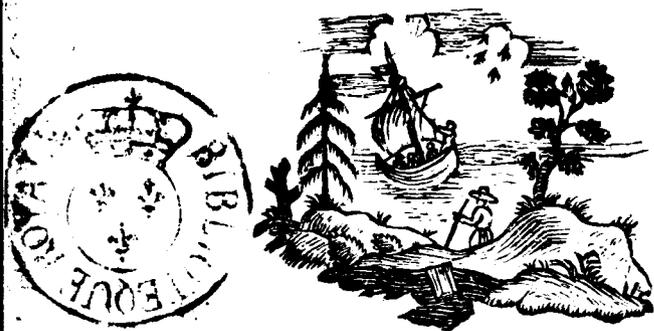
ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME TREIZIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant
les Voyages Imaginaires *merveilleux.*



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.





AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

LES fictions que nous avons données jusqu'à présent à nos lecteurs, ont été resserrées dans les bornes de la vraisemblance. Il n'a manqué aux terres où nous les avons fait voyager, que d'obtenir une place sur nos cartes géographiques. Il n'en sera pas de même de celles que nous allons leur faire parcourir. Ici l'imagination rompt tous ses liens, & prend un libre effor; rien ne l'arrête dans sa course; il semble que l'univers ne soit point assez vaste pour ses entreprises; elle le pénètre dans tous les sens.

Si elle prend son vol, c'est pour fendre les airs avec rapidité, & visiter, sans obstacles, toutes les planetes; au-

vj A V E R T I S S E M E N T

cune n'échappe à ses recherches ; elle ne craint pas les torrens de flammes dont le soleil est enveloppé , & sa marche n'est pas rallentie par les glaces de Jupiter & de Saturne.

La même rapidité qui l'a élevée au-dessus de nos têtes , & l'a fait voyager dans les astres , lui fait percer notre globe jusqu'au centre , & lui fait rechercher curieusement ce qui s'y passe.

Quelquefois elle s'amuse à planer dans les airs ; enfin , il n'est pas jusqu'au séjour des ombres , où elle ne porte un œil curieux , & où elle ne se promène à son gré.

Des découvertes curieuses & surprenantes devoient nécessairement être le fruit de courses aussi extraordinaires : pour s'en convaincre , il suffira de jeter un coup d'œil sur chacun des ouvrages qui composent cette division , destinée aux *voyages merveilleux*.

Nous la commençons par un ouvrage qui mérite plus qu'aucune autre le titre

de merveilleux, c'est *l'histoire véritable* de Lucien. Il n'existe aucune production où l'on trouve autant d'idées disparates & merveilleuses, que dans cette histoire que l'auteur caractérise, par plaisanterie, de véritable; c'est une critique sans doute des contes merveilleux; & nous croyons que l'auteur a voulu faire voir jusqu'à quel point peut s'égarer l'imagination, lorsqu'on la laisse errer sans frein hors des bornes de la vraisemblance.

Lucien, à qui nous sommes redevables de ce conte, l'a laissé imparfait: il n'en a donné que les deux premiers livres; les deux suivans sont de la composition de Perrot d'Ablancourt, son traducteur. C'est par cette raison que nous avons préféré cette traduction à une plus moderne. En présentant la continuation de d'Ablancourt, il nous a paru naturel de la faire précéder de la traduction sortie de la même plume.

Lucien est né à Samosate sous le

viiij A V E R T I S S E M E N T

règne de l'empereur Trajan , de parens médiocres ; il avoit un oncle habile sculpteur , qui voulut l'instruire dans son art : mais le jeune Lucien ne répondit pas à ses vues ; il cassa , dit-on , la première pierre qu'on lui mit entre les mains , & il prétendit avoir été averti dans un songe de suivre la carrière de la littérature. Si on l'en croit , la déesse qui préside à cet art l'appella à elle , lui ordonna d'abandonner la sculpture , & découvrant à ses yeux une carrière vaste & brillante , parut lui ouvrir les portes du temple de la fortune & celles de l'immortalité. Quoi qu'il en soit de cette rêverie , Lucien suivit son goût : il embrassa néanmoins la profession d'avocat , dans laquelle il ne travailla pas plus à sa fortune & à sa gloire que dans la sculpture , & bientôt il l'abandonna , pour se consacrer en entier à l'étude de la philosophie & de l'éloquence. C'est à cette époque que Lucien commença à se faire

connoître; sa réputation s'établit en peu de tems : il professa avec le plus grand avantage dans toute la Grèce, même dans l'Italie & dans les Gaules; mais Athènes fut le théâtre principal de sa gloire. Non-seulement Lucien s'acquit de la réputation, il eut encore le bonheur de travailler utilement pour sa fortune, & d'obtenir des distinctions & des honneurs. Marc-Aurèle le nomma greffier du préfet d'Égypte. Lucien vécut long-tems, & vit s'accomplir le songe qui le détermina à suivre la carrière littéraire. Il mourut sous l'empereur Commode. Quelques-uns disent qu'il étoit chrétien; mais si on consulte la liberté qui règne dans quelques-uns de ses écrits, l'on doit craindre qu'il n'ait également rejeté les vérités de la religion chrétienne & les erreurs du paganisme. De tous ses ouvrages, ses dialogues sont le principal fondement de sa réputation : la critique en est fine, vive & spirituelle; les tableaux vrais & variés, & le style vraiment dramatique.

X A V E R T I I S E M E N T

La continuation de l'histoire véritable, par d'Ablancourt, son traducteur, est inférieure à l'ouvrage de Lucien, & part d'une imagination moins féconde. Cependant elle est nécessaire. D'ailleurs, si elle perd à être comparée à Lucien, il seroit injuste de lui refuser des éloges.

Nicolas Perrot d'Ablancourt est né à Châlons-sur-Marne en 1606, d'une bonne famille de robe. Sa jeunesse donna de grandes espérances; ses premières études furent brillantes: il exerça d'abord à Paris, la profession d'avocat, où il obtint de grands succès. D'Ablancourt étoit calviniste; il abjura solennellement, à l'âge de dix-huit ans, pour reprendre, dix ans après, la religion de ses pères. Ces variations troublèrent son repos, & nuisirent à son état: il fut néanmoins reçu de l'académie françoise en 1637. Quoique d'Ablancourt eût pu se faire un nom distingué comme auteur, il se contenta du titre modeste de traducteur: son amour pour les anciens,

avec lesquels il étoit très-familier, l'y détermina. Il n'est donc guères connu que par des traductions, qui étoient très-estimées de son tems, & qui méritent encore de l'être aujourd'hui. Outre Lucien, d'Ablancourt a traduit Xénophon, Thucydide, Tacite, les Commentaires de César, &c. Cet estimable littérateur est mort à sa terre d'Ablancourt en 1664, âgé d'environ cinquante neuf ans.

Après l'extravagante histoire de Lucien, on ne pouvoit donner de production plus analogue que le *voyage de Cyrano de Bergerac dans l'empire de la lune*; son *histoire comique de l'état & empire du soleil*, & son *histoire des oiseaux*. On trouve cependant dans ce second ouvrage, au milieu des contes les plus bizarres, de la morale & de la philosophie: le style en a un peu vieilli; mais il porte un caractère si original, que nous n'avons osé y toucher; & il nous semble plus convenable d'y laisser quelques imperfections, qui tiennent au tems

où écrivoit l'auteur, que de lui ôter de ses graces.

Savinien Cyrano est né à Bergerac en Périgord en 1620, & il a ajouté a son nom celui du lieu de sa naissance. La singularité qui règne dans l'ouvrage que nous imprimons, se retrouvoit dans le caractère de l'auteur : il avoit la réputation du spadassin le plus déterminé; chaque jour de sa jeunesse étoit marqué par des preuves de cette prétendue bravoure, qui heureusement est passée de mode. On dit cependant, à la louange de Bergerac, qu'il eut personnellement peu de querelles, & qu'il ne se battoit que pour rendre à ses amis de bons offices. Il avoit acquis le surnom d'intrépide, & il le méritoit. On rapporte qu'il dispersa lui seul cent hommes, attroupés à la porte de Nesle pour insulter un de ses amis; qu'il en tua deux, & qu'il en blessa sept. Cependant Cyrano ne sortoit pas toujours sain & sauf de ces fortes d'aventures; il fut blessé plusieurs fois dangereusement.

Son amour pour les armes ne l'empêcha pas de cultiver les lettres, & il porta en littérature le même caractère de hardiesse & de bizarrerie; c'est ce qui lui donna la réputation d'incrédule.

Un jour que l'on jouoit sa tragédie d'*Agrippine*, lorsqu'on fut à l'endroit où Séjan, résolu de faire mourir Tibère, dit: *frappe, voilà l'hostie*, des spectateurs, ignorans & prévenus s'écrièrent: *Ah l'impie! comme il parle du saint sacrement.* Ce reproche n'étoit pas mérité. On tient même que Bergerac mena dans ses dernières années une vie chrétienne & retirée. Il mourut en 1655, âgé de trente-cinq ans. On croit que sa mort fut occasionnée par une chute qu'il avoit négligée. Outre les voyages imaginaires de Bergerac, on a de cet auteur une tragédie, intitulée *Agrippine*; la comédie du *Pédant joué*, qui est pleine de détails plaisans, & de scènes du meilleur comique, où Molière n'a pas dédaigné de puiser; des lettres, quelques

xiv AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR:

facéties , sous le titre d'entretiens pointus , & des fragmens de physique. On a recueilli ses œuvres en 3 volumes *in-12.*



HISTOIRE
VÉRITABLE
DE LUCIEN,

*Traduite & continuée par PERROT
D'ABLANCOURT.*

HISTOIRE



L'HISTOIRE VÉRITABLE.

LIVRE PREMIER.

Deffin de l'auteur. Son embarquement, suivi de son arrivée dans une île de l'océan. Son voyage au globe de la lune. Sa venue en l'île des lampes. Son engloutissement & son séjour dans la baleine. Combat des îles flottantes.

COMME les athlètes n'ont pas seulement soin du travail, mais du repos, ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit, lui doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir après plus frais à l'étude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délassant sur quelque sujet agréable, où l'instruction soit mêlée avec le plaisir. C'est ce que j'ai tâché de pratiquer en cet ouvrage, où parmi plusieurs mensonges assez plaisans, j'ai mêlé quelques doctes railleries des anciens

2 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

poètes & historiens, sans épargner même les philosophes, qui n'ont pu s'empêcher de nous débiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par exemple, dans son histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni vues ni ouïes; & Jambule a composé une histoire assez ingénieuse des merveilles de l'océan, sans avoir guère plus d'égard à la vérité. Plusieurs en ont fait de même, & conté diverses aventures qu'ils disoient leur être arrivées dans leurs voyages, parmi lesquelles ils ont entremêlé la description de divers animaux monstrueux, de cruautés inouïes, de mœurs tout-à-fait barbares & sauvages; à l'exemple d'Homère, qui fait décrire à Ulyffe chez Alcinoïs, la captivité des vents, la figure énorme des cyclopes, la cruauté des antropophages, avec des bêtes à plusieurs têtes, & la métamorphose de ses compagnons par les charmes d'une sorcière, & autres semblables rêveries qu'il débitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais je ne le trouve pas étrange à un poète, accoutumé à dire des fables, puisque nous voyons tous les jours la même chose arriver aux philosophes; je m'étonne seulement que les historiens aient prétendu par-là nous en faire accroire. Cependant, il m'a pris envie, pour n'être pas le

seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque roman à leur exemple ; mais je veux , en l'avouant , me montrer plus juste qu'eux , & cet aveu me servira de justification. Je vais donc dire des choses que je n'ai jamais ni vues ni ouïes , & qui plus est , ne sont point , & ne peuvent être ; c'est pourquoi qu'on se garde bien de les croire.

Un jour , touchés d'un noble desir de voir & d'apprendre des choses nouvelles , nous nous embarquâmes cinquante que nous étions , dans un vaisseau bien équipé & fourni d'un bon pilote , & cinglâmes des colonnes d'Hercule dans la mer atlantique , pour découvrir la grandeur de l'océan , & voir s'il y avoit quelques peuples au-delà. Après avoir vogué un jour & une nuit sans perdre la terre de vue , tout à coup au lever du soleil il s'éleva une si furieuse tempête , qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles ; si bien qu'il fallut se laisser aller au gré du vent , qui , après nous avoir bien agités par l'espace de soixante & dix-neuf jours , nous jeta à la fin dans une île fort haute , couverte de bois , & dont les bords étoient assez calmes. Nous y descendîmes pour nous remettre du travail de la mer , & nous étant reposés quelque tems sur le rivage , nous entrâmes plus avant dans le

4 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

pays pour le reconnoître, après avoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du navire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une forêt, que nous trouvâmes une colonne d'airain, sur laquelle étoit écrit en caractères grecs, que le tems avoit à demi effacés : *Hercule & Bacchus ont été jusqu'ici.* On voyoit encore leurs pas imprimés sur le roc, dont un, qui étoit le plus grand, avoit près d'un arpent de longueur, ce qui nous fit juger que c'étoit celui d'Hercule. Après avoir révééré des lieux si fameux par la venue de ce héros, nous continuâmes notre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruisseau, dont la liqueur étoit comme celle d'un excellent vin grec, & qui étoit si large en quelques endroits, qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bacchus, & de la vérité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source, pour découvrir la cause d'une si grande merveille, nous trouvâmes des vignes chargées de raisins, du pied desquelles couloit ce large ruisseau, lequel fourmilloit de poissons qui avoient tous la couleur & le goût de vin, & en les ouvrant on les trouvoit pleins de vendange. Ils envroient même ceux qui en goûtoient, & nous fîmes

contraints de les tempérer avec des poiffons d'eau douce , pris dans une rivière voisine. Lorsque nous eûmes traversé la première , nous découvrîmes d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'étoient de belles femmes , depuis la tête jusqu'à la ceinture , qui finissoient en un gros tronc verdoyant , telles que les peintres peignent Daphné , sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épanoient en rameaux chargés de raisins , & leurs coëffures étoient faites de pampres & de grappes entrelassées. Elles nous firent mille caresses , nous parlant l'une grec , l'autre indien ou persan ; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillît de leurs fruits , & lorsqu'on en vouloit prendre , elles jettoient des cris , comme si cela leur eût fait mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser , & de nous toucher à la main ; mais leurs baisers envroient , & deux de nos compagnons s'étant laissés surprendre à leurs charmes , demeurèrent pris par les parties criminelles ; & comme s'ils eussent été entés ensemble , commencèrent à prendre racine , & à pousser des rejettons. Effrayés d'un si grand prodige , nous courûmes à notre vaisseau conter à nos compagnons une si pitoyable aventure.

Après nous être donc pourvus d'eau & de

6 L'HISTOIRE VÉRITABLE;

vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur le bord, & le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voile par un vent doux, qui se changea sur le midi en une boutafque si violente, que notre vaisseau fut enlevé par un tourbillon jusqu'à la hauteur de trois mille stades; (1) & commença à voguer par le ciel l'espace de sept jours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitième en une grande île ronde & luisante qui étoit suspendue en l'air, & ne laissoit pas d'être habitée. De jour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissoient autour quantité d'autres îles brillantes, de diverses grandeur & lumière, & une terre au dessous couverte de fleuves, de mers, de forêts, & de montagnes, ce qui nous fit juger que c'étoit la nôtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de grandes fourmillières. Lorsque nous fîmes plus avant dans le païs, nous fîmes pris par les Hippogryphes. C'étoient des hommes, montés sur des grifons ailés qui avoient trois têtes. Je ne saurois mieux depeindre leur grandeur, qu'en disant que leurs aïles étoient plus longues & plus grosses que le mat d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'estrade, pour voir ceux qui entroient & qui

(1) Plus de cent lieues.

sortoient, & lorsqu'ils trouvoient des étrangers, ils les amenoient au roi. Lorsque nous fîmes en sa présence, il jugea que nous étions Grecs, à notre habit, & demanda comment nous avions fait pour venir en son païs, & traverser une si vaste étendue. Nous lui fîmes le récit de notre aventure, & il nous dit de son côté qu'il étoit Endymion, & qu'il avoit été enlevé la nuit en dormant, & fait roi du globe de la lune, qui étoit le païs où nous étions. Il ajouta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chère, & ne nous laisseroit manquer de rien; que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du soleil, nous pourrions demeurer en paix avec lui & jouir de sa félicité. Nous lui demandâmes qui étoient ces peuples, & le sujet de leur différent? Il nous dit que c'étoit un païs habité comme la lune, & que Phaéton en étoit roi, & le vouloit empêcher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour, qui étoit une île déserte & inhabitée. Mais je veux, dit-il, l'aller planter sur sa moustache, & si vous voulez être de la partie, & venir avec moi, je vous donnerai à chacun un des grifons de mon écurie, & vous équiperai de toutes choses nécessaires, pour demain qui est le jour du départ. Après que nous eûmes accepté

8 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

le parti, il nous retint à souper ; & le lendemain de grand matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les coureurs rapportoient que l'ennemi paroissoit. Il avoit bien cent mille hommes de cheval, dont il y avoit quatre-vingts mille hippogryphes, & vingt mille lacanoptères, sans l'infanterie & les alliés. Ces lacanoptères sont de grands oiseaux tout couverts d'herbes (1) au lieu de plumes, sur lesquels étoient montés les scorodomaques (2) & les cenchroboles. (3) Pour les alliés, il y avoit trente mille psyllotoxotes de l'étoile de l'ourse ; (4) & cinquante mille anémodromes : (5) Les premiers montés sur de grandes puces grosses comme douze éléphants, & les autres portés sur les ailes des vents ; car retrouffant leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons, ils en usent comme de voiles, & servent ordinairement d'infanterie légère dans le combat. On attendoit soixante & dix mille strutobalanes, & cinquante mille hippogéranes, (6) des astres

(1) Qui ont les ailes d'herbes.

(2) Qui combattent avec des aux.

(3) Qui jettent des grains de mil.

(4) Que le vent fait courir.

(5) Passereaux-glands.

(6) Montés sur des grues.

qui sont au dessus de la Cappadoce, & l'on en contoit des choses étranges & incroyables; mais comme ils ne vinrent point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voilà quelle étoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de tête fait de la coquille d'un limaçon, & une cuirasse à écaille d'écoffes de fèves, qui sont dures & fortes en ce pais-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées étoient semblables aux nôtres. Quand les armées furent en présence, Endymion se plaça à l'aile droite avec ses hippogryphes, & nous mit autour de lui avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les lacanoptères eurent l'aile gauche, les alliés furent au milieu. L'infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce pais-là comme les îles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la lune jusqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'infanterie, commandée par Nyctérion, fils d'Eudianacté, avec deux lieutenans. Pour l'armée du soleil, Phaéton prit l'aile gauche, avec les hippomyrmèques, (a) qui sont des hommes montés sur

(1) A cheval sur des fourmis.

10 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

des fourmis ailées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aile droite étoient les aéroconopes (1) presque en même nombre. Ceux-ci sont montés sur de grands mouchérons, & sont tous archers. Derrière étoient les aérocordaques, (2) qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans & de grand service, quoiqu'ils ne lancent que des raves, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmi eux un poison mortel, & qui engendre aussi-tôt de la puanteur dans la blessure. Près d'eux étoient dix mille caulomycètes, (3) gens de main, & pesamment armés, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A côté étoient cinq mille cynobalanes (4) qu'avoient envoyés les habitans de la canicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glands ailés. On attendoit des frondeurs de la voie de lait, mais il n'y vint que des nephélocentaures, (5) & plut à Dieu qu'ils ne fussent pas

(1) Mouchérons aériens.

(2) Sautans en l'air.

(3) Tige-champignons.

(4) Chiens-glands.

(5) Centaures-nues.

L I V R E P R E M I E R. II

venus : car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaéton, depuis indigné, mit leur pais à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après avoir levé les enseignes & fait braire les ânes, qui sont les trompettes de là haut, les deux armées s'affrontèrent terriblement, & s'entrechoquèrent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne put soutenir le choc de nos hippogryphes, qui les poursuivirent vivement, & en firent un grand carnage ; mais leur aîle droite eut l'avantage, & les aéroconopes poussèrent nos gens jusqu'à notre infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent appris la défaite de leur aîle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruisseloit de tous côtés dans les nues, qui en furent teintes, & devinrent rouges, comme on les voit quelquefois au coucher du soleil. Il en tomba même à terre, & ce fut peut-être par une semblable aventure, qu'Homère dit qu'il plut du sang à la mort de Sarpédon, quoiqu'il l'attribue à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la poursuite, érigèrent deux trophées, l'un dans les nues, pour la victoire de l'air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la défaite de l'infanterie. Cependant, les coureurs rapportent qu'on voyoit paroître les né-

phélocentaures, qui étoient des monstres ailés moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine étoit aussi grande que le colosse de Rhodes, & l'autre grosse comme un gros navire. Ils étoient conduits par le sagittaire du Zodiaque, & le nombre en étoit si grand, qu'il surpasse la créance. Lorsqu'ils eurent appris la défaite de leurs gens, ils envoyèrent vers Phaéton pour recommencer le combat, & se rangèrent en bataille. Après ils vinrent fondre sur les nôtres qui étoient en désordre, & épars çà & là dans la poursuite, ou parmi le bagage; & les ayant déconfits, poursuivirent Endymion jusqu'au globe de la lune, sans avoir pû sauver qu'une partie de ses hippogryphes. Ils renversèrent ensuite nos trophées, & coururent tout ce grand espace qui s'étend depuis le globe de la lune jusqu'à l'étoile du jour. C'est-là que je fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Phaéton, qui fit dresser de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du soleil, ayant les mains attachées derrière le dos, avec une jambe d'araignée. Il ne voulut pas assiéger la lune; mais il fit tirer autour, par forme de circonvallation, un double mur fait de nuées épaisses, de sorte qu'elle ne recevoit plus la

lumière du soleil, & étoit dans une éclipse perpétuelle. Endymion touché de cette infortune, lui envoya offrir un tribut & des ôtages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais après avoir mis l'affaire en délibération, il se relâcha, & la paix fut conclue aux conditions, que le mur seroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent. Qu'Endymion laisseroit libre les autres astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du soleil. Que lui & ses successeurs payeroient tous les ans à Phaéton & aux siens, dix mille muids de rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour ôtages. Que l'étoile du jour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient être compris dans la paix, le feroient. Ces articles furent gravés sur une colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux empires. Du côté du soleil signèrent Pyronide, Thérite, & Phlogie; & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoli, & nous remis en liberté. Lorsque nous fûmes de retour, nos compagnons coururent nous embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec lui, nous offrit le droit de bourgeoisie; mais je ne pus m'y résoudre: il me voulut donner son fils en mariage, pour la raison que je

14 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

dirai tantôt; & comme il nous vit opiniâtrés au retour, il nous traita splendidement l'espace de sept jours, & nous congédia. Mais avant que de passer outre, il ne fera pas hors de propos de raconter ici les merveilles du païs. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en fait pas même le nom. On se fert au lieu d'eiles de jeunes garçons jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu, & lorsqu'ils veulent accoucher on y fait une incision. Je crois que c'est de là que vient le mot gree de Gastrocnimie, parce que la jambe fert de ventre. L'enfant est mort venant au monde, mais en l'exposant à l'air, il commence à respirer. Il y en a une autre espèce qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre; au bout de quelque tems, il naît un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvre lorsqu'ils sont mûrs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, ils s'en attachent lorsqu'ils en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'ivoire. Lorsqu'un homme devient vieux, il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils usent tous de même

viande, qui sont des grenouilles rôties sur les charbons; car l'air en est tout rempli; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'approchent des tisons, lorsqu'elles rôtissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuvage est de l'air pressé dans un verre, dont il sort de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là; mais ils ont un trou sous le jaret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmi eux sont chauves, au contraire du pays des comedes où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croît pas au menton, mais un peu au-dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naît à tous sur le croupion, comme une espee de choux cabus, toujours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont une étrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre; & lorsqu'ils s'huilent, c'est avec du lait qui se prend après comme du fromage, en y mêlant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est très-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la grêle; si bien que lorsqu'il grêle parmi nous, c'est que le vent secoue les

vignes en ce pays - là. Le ventre leur sert de poche, & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme une gibecière; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ai peur qu'on ne me croie pas si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la créance. Ils s'ôtent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des trésors, & celui qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, hormis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le palais du roi; un puits qui n'étoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & un miroir au-dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ai vu souvent mes amis & ceux de ma connoissance; mais je ne fais s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura été il me croira.

Après avoir pris congé du roi & de toute sa cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air; mais avant que de partir, il

me

me fit présent de deux robes de crystal, & de cinq de laiton, avec une armure toute complete de coffes de féves; mais je perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes escortés par un régiment d'hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de pays; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque, & laissant le soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent étoit contraire; quoique nous l'eussions bien désiré, à cause que le pays que nous voyions étoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les néphelocentaures qui étoient à la solde de Phaéton, vinrent fondre sur nous en cet endroit, pensant que nous fussions encore ennemis; mais ils se retirèrent lorsqu'ils furent que la paix étoit faite. Nous ne laissâmes pas d'avoir grand'peur, parce que nous avions renvoyé déjà notre escorte. Après avoir vogué toute la nuit, & le jour suivant, nous arrivâmes sur le soir en l'île des lampes, commençant peu-à-peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleïades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lorsque nous fûmes descendus, nous ne trouvâmes que des lampes.

qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantôt à la place, tantôt sur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple, les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les citoyens d'une république, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prièrent même d'entrer chez elles & de nous rafraîchir; mais nous ne voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le palais du roi est au milieu de la ville où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont failli ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espèce de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes jusqu'à la lampe de notre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Après que nous eûmes demeuré là toute la nuit, nous en partîmes le lendemain, & voguant près des nues, nous vîmes la ville de Néphélococcygie, qui nous donna de l'admiration; mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent étoit contraire, Coronus, fils de Cottyphion, en étoit

roi ; ce qui nous fit souvenir du poëte Aristophane qui en parle , homme docte , & qui pour rien au monde n'eût voulu mentir. Trois jours après , nous découvrîmes clairement l'océan ; mais nous ne voyions plus de terres , que celles que nous avions laissées dans le ciel , qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatrième , sur le midi , le vent s'étant appaisé , nous descendîmes tout doucement dans la mer , où nous ne fûmes pas plutôt , que nous commençâmes à faire bonne chère de ce que nous avions ; & parce qu'il faisoit un grand calme , nous nous baignâmes même dans l'océan. Mais comme souvent un petit rayon de bonne fortune est le présage d'un grand malheur , nous n'eûmes pas vogué deux jours , qu'au troisième , au lever du soleil , nous vîmes nager force poissons & quantité de baleines , dont il y en avoit une d'environ quinze cens stades , qui faisoit blanchir la mer d'écume tout à l'entour. Elle avoit les dents longues & pointues comme des clochers , & blanches comme de l'ivoire. Lorsque nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte , nous nous recommandâmes aux dieux , & nous nous embrassâmes l'un l'autre , pour n'être pas séparés même par la mort. Elle nous engloutit tous ensemble , avec notre navire ; mais de bonne

fortune, avant qu'elle put nous écraser, notre vaisseau coula heureusement dans l'intervalle de ses dents. Comme nous fûmes dans ce gouffre, nous ne voyions rien d'abord, mais lorsqu'elle vint à ouvrir la gueule, nous vîmes un grand & large monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poissons qu'elle avoit avalés, des carcasses d'hommes & d'animaux, des balles de marchandise, des ancres & des mâts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui étoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit même une forêt, & toutes sortes d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de hérons & d'alcyons & autres oiseaux de rivière, qui avoient fait leurs nids dans le bois. Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageai mes compagnons, & fis soutenir le vaisseau qui penchoit; puis ayant allumé du feu, nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain étant éveillé, comme la baleine ouvroit la gueule, nous voyions tantôt le ciel, tantôt des montagnes, tantôt des îles; car nous la sentions remuer de tout côté

en un instant. Lorsque nous fûmes accoutumés à un si triste séjour, je pris sept de mes compagnons avec moi, & entrai dans la forêt pour découvrir le pays. Nous n'eûmes pas fait sept cens pas, que nous trouvâmes un petit temple dédié à Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & ensuite, plusieurs sépulcres, & une fontaine très-claire assez proche. Nous ouîmes même les aboiemens d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le pays étoit habité. Nous doublons le pas, & nous trouvâmes enfin un vieillard & un jeune homme, qui cultivoient un petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine pour l'arroser. Joyeux & étonnés tout ensemble, nous nous arrêtâmes assez long-tems à les regarder, & vîmes qu'ils n'étoient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demanda si nous étions des dieux marins ou des hommes? pour nous, dit-il, nous avons été autrefois au monde; mais nous flottons maintenant dans la baleine, sans savoir au vrai ce que nous sommes; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, lui dis-je, mon père, nous sommes de pauvres étrangers qui fûmes hier engloutis avec notre navire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenés ici pour

22 L'HISTOIRE VÉRITABLE;

nous consoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'étions pas seuls dans cette misère. Faites - nous donc, s'il vous plaît, le récit de votre aventure, & puis vous faurez la nôtre. Ce ne fera pas, dit-il, sans avoir mangé auparavant; & en disant cela, il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chère de ce qu'il avoit. Lorsque nous fûmes rassasiés, il nous pressa de lui dire qui nous étions, & comment nous avions été engloutis. Nous lui contâmes donc tout ce qui nous étoit arrivé depuis notre embarquement; de quoi il parut fort étonné, & nous dit qu'il étoit de l'île de Chypre, & qu'étant allé avec son fils pour trafiquer en Italie; ils avoient navigé heureusement jusqu'en Sicile, d'où ils avoient été emportés par la tempête dans l'océan, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous avons pu voir les débris dans le ventre de la baleine. Que tous les autres étoient morts, à la réserve de son fils & de lui; & qu'après leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient bâti la chapelle que nous avons vue, & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des légumes, dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avoit des vignes au pays dont le vin étoit excellent; & que nous avons

pû voir une fontaine dont l'eau étoit très-fraîche & très-bonne. Qu'ils s'étoient accommodés chacun un lit de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles nécessaires, avoient allumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelquefois à la pêche, à travers les ouies de la baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là à un étang salé qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelquefois, & où ils péchoient aussi, parce qu'il y avoit force poisson. Qu'il y avoit vingt-sept ans qu'ils vivoient dans cette misère, & que la vie leur seroit encore supportable, sans les habitans du pays qui étoient sauvages, & leur faisoient beaucoup de mal. Comment, lui dis-je, y a-t-il ici encore d'autres gens que nous ? oui, dit-il, & qui sont faits d'une façon effroyable ; car à l'extrémité de l'île, vers l'occident, habitent les Taricanes, (1) qui ont le visage d'écreviffe & le reste d'anguille ; mais barbares & belliqueux. De l'autre côté, à main droite, sont les Tritonomendettes, (2) semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si méchans que les autres. A la gauche sont les

(1) Comme qui diroit salés ou confits.

(2) Il fait allusion aux tritons.

Carcinoquires (1) & les Cynocéphales, (2) qui font alliés ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psittopodes, (3) nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'orient, à l'embouchure du monstre, le pays est presque désert, à cause qu'il est souvent inondé. Néanmoins, j'y ai établi ma demeure, & y vis en quelque assurance, moyennant cinq cens huitres que je paye de tribut aux Psittopodes. Voilà l'état du pays. Il faut considérer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous défendre de tant de monstres. Combien font-ils, lui dis-je ? plus de mille, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrêtes de poisson. Puisqu'ils sont défarmés, répartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les avoir défaits, nous habiterons le pays sans crainte. Nous résolûmes donc de les combattre, & retournâmes à notre navire, pour faire les apprêts nécessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut ; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous étions nés libres, & maltraitâmes leur députés. Les Psittopodes

(1) Mains de cancrès.

(2) Têtes de chiens.

(3) Pieds légers.

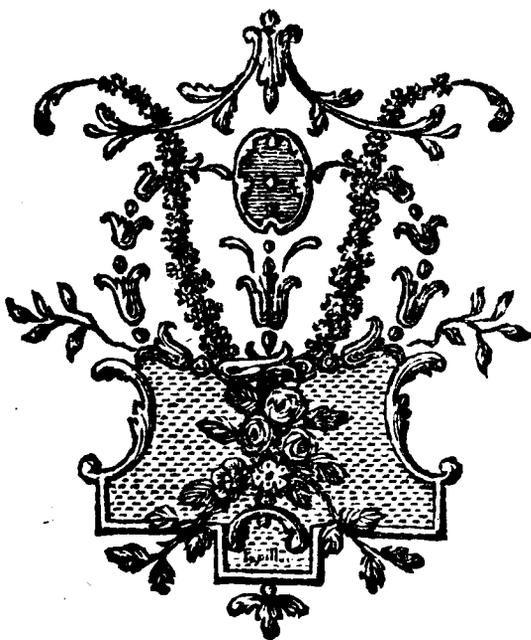
donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit ; mais nous nous étions préparés à les recevoir , & avions mis vingt-cinq hommes en embuscade , avec ordre de ne se point découvrir que les ennemis ne fussent passés , afin de les charger en queue ; car nous les attendions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre ; mais enfin la victoire nous demeura , & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis , sans perdre qu'un de nos camarades , avec le pilote , qui eut le dos percé d'outré en outré d'une arrête de poisson. Nous poursuivîmes les autres jusqu'à leurs cavernes , & tout le reste du jour & la nuit suivante , demeurâmes sur le champ de bataille , où nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit de cette défaite , le reste des habitans prirent les armes , & marchèrent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aîle droite , les Cynocéphales la gauche , les Carcinoquires étoient au milieu ; il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurèrent chez eux , sans vouloir être de la partie. Nous les vîmes rencontrer près du temple de Neptune , & entrâmes au combat avec de grands cris , qui résonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits

aisément, parce qu'ils étoient nuds, & sans armes; de sorte que nous les poursuivîmes jusqu'à la forêt. Aussi-tôt ils envoyèrent rechercher notre alliance, & sur notre refus retournèrent au combat, où ils furent tous taillés en pièces. Les Tritonomendettes ayant appris cette nouvelle, se sauvèrent dans la mer à travers les ouies de la baleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maîtres du pays, nous occupant à la chasse & aux exercices du corps, cultivant les vignes & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermés dans une prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le tems, & à se réjouir. Comme nous eûmes vécu de la sorte plus d'un an & demi, enfin le cinquième jour du neuvième mois, environ le second baillement du monstre, qui ne bailloit qu'une fois par heure, ce qui servoit à les compter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & courûmes à son embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes des géans, grands comme des colosses, qui conduisoient des îles, comme l'on fait des navires. Je fais bien qu'on aura de la peine à le croire, mais je ne laisserai pas de le dire, parce qu'il est véritable. C'étoit des îles longues & étroites, qui

n'étoient pas fort hautes, & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune, sans compter ceux qui étoient employés pour la défense; & ces trente hommes étoient rangés de part & d'autre comme des forçats d'une galère, & ramoient avec de grands pins feuillus. Derrière, sur une éminence, étoit le pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre côté, à la proue, il y avoit environ quarante hommes tous armés, semblables à nous, hormis que leur chevelure étoit de feu, ce qui les défendoit comme un casque. Les arbres de l'île servoient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le sifflet du comite qui faisoit mouvoir les rames tout d'un tems, comme dans une galère. On ne voyoit que deux ou trois de ces îles d'abord; mais sur la fin il en parut environ six cens, qui tournèrent toutes les proues l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées, & d'autres coulées à fond; mais plusieurs se maintinrent courageusement jusqu'à la fin, & ceux qui combattoient à la proue faisoient merveilles de bien attaquer & de bien se défendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus pour les

empêcher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils jettoient de grands polypes attachés les uns aux autres, qui s'accrochoient aux arbres de la forêt; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eût pas été un combat naval. On se lançoit aussi à la tête, au lieu de pierres, des huitres & des tortues, grosses comme des pièces de rocher. L'un des généraux s'appelloit Eolocentaure, & l'autre Thalassopotés; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il lui avoit enlevé plusieurs troupeaux de dauphins, qui étoit le sujet de leur différend. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fond cent cinquante îles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui étoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flottoit, tant du sien que des ennemis; car il avoit bien eu quatre-vingts îles submergées. Après, il dressa un trophée sur la tête de la baleine, qui étoit elle-même comme une grande île, ou plutôt comme le continent, & appendit à Neptune une des îles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre au tour

du monstre, auquel ils avoient attaché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant enseveli leurs morts, partirent avec des cris de joie & des chants de triomphe. Voilà ce qui se passa au combat des îles.



LIVRE SECON D.

Continuation du voyage de l'auteur. Son arrivée aux îles fortunées. Description des enfers. Isles des songes. Aventures assez extravagantes. Autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.

APRÈS ces choses, ne pouvant endurer un plus long séjour dans la baleine, il nous prit envie de lui faire un trou au côté droit pour nous évader ; mais quand nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouver le fond, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept jours entiers sans en rien sentir ; mais sur la fin du septième, elle bailloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tôt, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième jour, nous apperçûmes qu'elle se mourroit, car elle sentoit fort mauvais ; si bien que le lendemain nous lui traversâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empêcher de la refermer, sans quoi nous étions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à notre départ, & fimes nos provisions, prenant l'étran-

ger pour notre pilote. Le troisième jour nous tirâmes notre vaisseau par l'intervalle de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montant sur le dos du monstre, nous sacrifiâmes à Neptune, près du trophée des îles flottantes, & ayant demeuré là trois jours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite, contre lesquels notre vaisseau alloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnés de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contraints de descendre, & commencâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes dans la glace, par l'avis de notre pilote, un trou où nous demeurâmes renfermés trente jours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, comme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes notre vaisseau, & mettant la voile au vent, nous coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquième jour elle se fonda, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, jusqu'à ce que nous abordâmes à une pe-

tite île déserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux taureaux sauvages, qui avoient les cornes sous les yeux, comme le vouloit Mommus, afin de mieux voir où ils frappent. Plus loin nous trouvâmes une mer de lait, qui avoit au milieu une petite île de fromage, où nous séjournâmes quelque tems, mangeant de la terre de l'île, & buvant du lait des raisins; car ils ne portent point de vin. La princesse Tyro (1) fille de Salmonée, en étoit reine, & avoit reçu cette faveur de Neptune pour récompense de sa chasteté. Il y avoit aussi un temple dédié à Galatée, (2) comme il paroissoit par l'inscription.

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours, nous en partîmes le sixième par un bon vent; & deux jours après nous passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, hormis qu'ils avoient des piés de liége, ce qui les soutenoit sur l'eau. Ils s'approchèrent de notre navire, & nous saluant en notre langue, nous dirent qu'ils alloient au liége qui étoit, leur patrie. Après avoir couru quelque tems

(1) Tyro, signifie fromage en grec.

(2) Galatée, veut dire lait.

autour de notre vaisseau, ils s'en allèrent en nous souhaitant une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plutôt quittés, que nous découvrîmes plusieurs îles, parmi lesquelles étoit la leur sur un grand liége tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroître beaucoup de feux; & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Hérodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce côté-là, & trouvons en arrivant de grands ports, calmes & profonds, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords étoient couverts de bois odoriférans, où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zéphirs. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendoient un son comme de flûtes douces. On entendoit parmi cela, des voix, ou plutôt des cris de réjouissance, comme dans un festin, où les uns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Étonnés de tant de merveilles, nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas plutôt, que les gardes nous lièrent avec des chaînes de roses & nous menèrent vers le prince, après nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, &

que nous étions dans l'île des bienheureux qui étoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avoit trois causes à plaider avant la nôtre. La première étoit celle d'Ajax, fils de Télamon, pour favoir s'il seroit reçu en la compagnie des héros, après s'être tué lui-même en fureur. Le seconde étoit un différend amoureux de Thésée & de Menelas, à qui demeurerait Hélène. Et la troisième, une dispute de préférence entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de contestations, Ajax fut reçu, moyennant quelques prises d'élébore, pour lesquelles on le renvoya à Hipocrate. Hélène fut adjugée à Menelas, à cause des longs travaux qu'il avoit soufferts pour elle, outre que Thésée avoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariane. Alexandre fut préféré à Annibal, & on lui donna un siège à côté du vieux Cyrus. Après cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord, pourquoi nous avions osé profaner ces lieux sacrés de notre présence mortelle? Sur notre réponse, l'on nous fit retirer; & Rhadamante, de l'avis de Caton & d'Ariffide, remit à nous punir de notre curiosité, après notre mort, & cependant nous permit de voir les raretés du pays, & de nous entretenir avec les bienheureux; aussi-tôt, nos chaînes tombèrent d'elles-mêmes, & l'on nous

conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fûmes tous ravis en entrant de voir que la ville étoit d'or, & les murailles d'émeraudes, avec le pavé marqueté d'ébène, & d'ivoire; les temples des dieux de rubis & de diamans, avec de grands autels d'une seule pierre précieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hécatombes. Il y avoit sept portes, toutes de cinnamome; & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'étoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice étoit de crystal, & les bassins, où l'on se lavoit, de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, ces bienheureux n'ont point de corps & sont insensibles, ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revêtue de la ressemblance du corps; car si on ne les touche, on ne sauroit découvrir qu'ils n'en ont point; semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toujours à l'âge où ils meurent, hormis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crêpe fin de couleur de pourpre,

filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'île, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le printemps, & de tous les vents que les Zéphirs; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la récolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis, au lieu de bled, sont chargés de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de mou-dre. Il y a trois cens soixante - cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors de la ville dans la plaine d'Elise, à la fraîcheur d'un bois qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vents portent des viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de cristal, qui portent des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas plutôt pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes, car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, répandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées

de parfums tant des sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épreignent à l'aide des vents, & versent sur l'assistance une liqueur très-précieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de réciter de beaux vers, & particulièrement ceux d'Homère, qui est assis parmi les héros au-dessus d'Ulyffe. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maîtres de musique sont Eunome, Arion, Anacréon & Stéficore, dont le dernier est réconcilié avec Hélène. Après qu'ils ont fini leurs chansons, paroît un second chœur de musiciens composé de serins & de rossignols, qui avec les zéphirs, font un concert très-agréable. Mais ce qui fait principalement le félicité des bienheureux, c'est qu'il y a deux sources, l'une du ris, l'autre de la joie, dont chacun boit un grand trait avant que de se mettre à table, ce qui le tient gai le reste du jour. Disons maintenant ceux qui sont le plus estimés dans cette île, & qui tiennent le premier rang parmi les ombres. Premièrement, les demi-Dieux, & ceux qui se sont signalés au siège de Troye, hormis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit, dans les enfers. D'entre les barbares, les deux Cyrus, Anacharsis, Zamolxis, & Numa. Des grecs, Licurgue, Phocion, & Tellus; les sept sages, hormis

Périandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il lui fait force carettes. Rhadamante l'a souvent menacé de le maltraiter, s'il ne quittoit son ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de se faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit sa république, & qu'il vivoit selon les loix qu'il y avoit établies. Aristipe & Epicure y font des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Esopé qui n'y soit, & ils s'en servent comme de boufon. Pour Diogène en ne le reconnoitroit pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danser, & faire mille extravagances, sur-tout quand il a bû. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le coteau, & sont occupés à défricher le chemin de la vertu. Je n'y vis point d'académiciens, parce qu'ils délibèrent toujours, qu'ils ne peuvent rien résoudre; on doute même s'ils croient des enfers & des champs élysées. Mais, à mon avis, cest

qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu ôter toute sorte de jugement, & mettre l'univers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde ; mais on y révère principalement Thésée & Achille. Les femmes y sont communes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas même des garçons, il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les toucheroit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Après avoir été deux ou trois jours en ce pays-là, j'abordai Homère, & le priai de me dire d'où il étoit, parce que c'étoit une des plus grandes questions qui fût parmi les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embrouillé sur ce sujet, que lui-même n'en savoit plus rien, mais qu'il croyoit être de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homère parmi les grecs, à cause qu'il y avoit été donné en ôtage. Je lui demandai ensuite, s'il avoit fait les vers qu'on rebute ? Il me dit que oui, ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoi il avoit commencé son poëme par la fureur ? & il me dit que cela s'étoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs le croient. Pour son prétendu aveuglement, je ne lui en

parlai point, parce que je vis bien le contraire. Je lui faisois plusieurs autres demandes, lorsqu'il étoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eût gagné son procès contre Thersite, qui l'accusoit de calomnie; mais il fut renvoyé absous à l'aide d'Ulysse qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriva Pythagore, après avoir achevé toutes ces révolutions, & passé par diverses metempsycofes; car il avoit été métamorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien reçu; parce qu'il avoit tout un côté d'or. Empédocle vint aussi tout grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque instance qu'il en fit, de peur qu'il ne fût travaillé de mélancolie. Après quelque tems on célébra les jeux qu'on nomme des trépassés, où Achille & Thésée présidèrent, celui-ci pour la septième fois, & l'autre pour la cinquième. Il seroit long de rapporter ici tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Héraclides, vainquit Ulysse à la lute, & Epée combattit à coup de poing contre Arie, dont le sépulcre est à Corinthe, sans que pas un eût l'avantage. Il n'y a point parmi eux de jeu de Pancrace. Je ne fai plus qui vainquit à la course; Homère remporta de bien loin le prix de la poésie; mais Hésiode aussi fut

couronné. La couronne étoit faite de plumes de paon , & c'étoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit , la nouvelle vint que les enfers s'étoient revoltés sous la conduite de Phalaris & de Bufiris (1), accompagnés de Dioméde , de Sciron & de Pityocampte , & qu'ils venoient pour forcer l'île des Bienheureux , après avoir rompu leurs fers , & tué leurs gardes. Aussi-tôt Rhadamante mit les héros en bataille sur le bord de la mer , sous le commandement de Thésée , d'Ajax & d'Achille ; car le second étoit déjà retourné en son bon sens. Après un grand combat , où Achille fit des merveilles , les héros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite , & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour recompense un beau jardin au faux-bourg où il tenoit académie , qu'on appelloit l'Académie des morts. Les vaincus furent renvoyés aux enfers pour y être tourmentés au double. Homère a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troie , & me donna son livre en partant ; mais je le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son poëme , je chante des enfers les combats redoutables. Après la victoire on fit un grand festin selon la

(1) Anciens brigands.

coutume, où l'on ne servit que des fèves, c'est pourquoi Pythagore ne s'y trouva point. Ensuite, il arriva de nouvelles aventures; Cinyre fils de Sintare, notre pilote qui étoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Helène, & elle de lui. Leur amour ne put être long-tems caché, car ils se faisoient mille caresses à table, & quelquefois après le repas s'égaroient tout seuls dans la forêt. A la fin, ils résolurent de se retirer en quelques-unes des îles voisines, & gagnèrent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils savoient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglèrent en haute mer, sans que personne s'en apperçût. Mais Menelas s'étant éveillé en sursaut, & ne trouvant plus près de lui sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du lit alla éveiller son frère Agamemnon, & vint avec lui faire ses plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyés à la découverte, rapportèrent qu'on voyoit un navire fort éloigné, & Rhadamante fit embarquer cinquante héros sur un vaisseau d'Alphodelle fait tout d'une pièce, & les envoya après. Ils firent si grande diligence qu'ils les atteignirent sur le midi, avant qu'ils pussent prendre terre nulle part, & les

ramenèrent au port, remorquant leur vaisseau avec des chaînes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'île. Hélène pleuroit & se désespéroit, s'arrachant les cheveux, & baissant la vue de honte. Rhadamante, après avoir interrogé les coupables, les renvoya aux enfers pour y être châtiés de leurs crimes, parce que l'île des Bienheureux est exempte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconvéniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agréable séjour, pour entrer dans de nouveaux malheurs; mais les héros me consolèrent me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux après ma mort. J'allai donc prendre congé de Rhadamante, & le priai de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les îles voisines, ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des enfers; plus loin est celles des songes; & ensuite, Ogygie où demeure Calypso; mais tu ne les saurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque tems parmi les sauvages; puis vous retournerez dans votre pays, après de longues & périlleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine

de mauve, & me la présentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand je ferois arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans; & me dit qu'en observant bien ces choses, je serois reçu dans l'île des bienheureux après ma mort. Alors je fis mes préparatifs pour mon départ, & allant dire adieu à Homère, je le priai de me faire un quatrain, que je gravai sur une colonne près du port; il contenoit ces mots.

Lucien, favori des dieux,
 A vu ces hautes destinées,
 Et hors des îles fortunées,
 Retourne en son pays, joyeux.

Après avoir demeuré là le reste du jour, & pris congé des héros, je partis le lendemain, & ils me vinrent conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse me tirant à part, me donna une lettre pour Calypso, sans que sa femme en vît rien. Rhadamante envoya avec nous le pilote Nauplion, pour empêcher qu'on ne nous arrêtât en quelque-une des îles voisines, & témoigner que notre dessein étoit de tirer plus loin.

Au sortir de cet air doux & odorant, nous

en respirâmes un puant & épais , qui distilloit de la poix au lieu de rosée. On sentoit de loin une odeur de soufre & de bitume , avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rôtit. Parmi cela retentissoient les coups de fouet : & le bruit des chaînes , avec les cris des damnés. Nous n'abordâmes qu'à une de ces îles qui étoit toute bordée d'écueils & de précipices , & par dedans ce n'étoit qu'une roche sèche & aride , sans eau & sans aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous pûmes par un sentier rude & épineux , nous arrivâmes au lieu des supplices , qui étoit tout semé de pointes d'épées & de hallebardes , & ceint de trois fleuves , l'un de sang , l'autre de boue , & le troisième de feu , mais d'un feu rapide comme un torrent , & sujet aux tempêtes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardents , & d'autres plus petits comme des charbons , qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte forte étroite qui étoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de notre guide , & vîmes tourmenter plusieurs rois & particuliers , dont il y en avoit quelques-uns de notre connoissance. Cynire y étoit pendu par les parties naturelles , & tout noirci de fumée. Il y

avoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui en avoient imposé à la postérité par leurs écrits fabuleux, comme Ctesias & Hérodote, ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guère de vice dont je me sente moins coupable. Après cela nous sortîmes, ne pouvant plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de notre guide nous retournâmes à notre vaisseau.

Nous n'eûmes pas navigé beaucoup, que l'île des songes nous apparut, mais obscurément comme les songes ont accoutumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en approchions; mais enfin l'ayant attrapée, nous y entrâmes par le havre du sommeil, & y descendîmes sur la brune. Elle étoit ceinte tout autour d'une forêt de pavots & de mandragores, qui étoit pleine de hibous & de chauves-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'île. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville étoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoiqu'Homère n'en mette que deux, les deux premières regardoient

la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & mélancoliques; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'ivoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le sommeil est le roi de l'île, & son palais est à main gauche en entrant. A main droite est le temple de la nuit, qui est la Déesse qu'on y adore; & ensuite, celui du Coq. Le sommeil a sous lui deux lieutenans, Taraxion & Plutoclés, engendrés de la fantaisie & du néant. Au milieu de la place est la fontaine des sens, qui a deux temples à ses côtés, l'un du mensonge & l'autre de la vérité. C'est là qu'est l'oracle & le sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'interprète des songes est le prophète, & a obtenu cette grace du sommeil. Tous les habitans de l'île sont différens, les uns beaux & de belle taille, les autres petits & contrefaits; ceux-ci riches à ce qui paroît, & vêtus d'or & de pourpre comme des rois de comédie; ceux-là gueux & mendiens, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes plusieurs de notre connoissance qui nous conduisirent chez eux, & nous traitèrent splendidement, & après la bonne chère, nous firent tous rois & princes à notre départ. Quelques-uns nous menèrent en notre pays, & nous ramenèrent le même jour: nous demeurâmes-là

trente nuits , car on ne compte point autrement , & tout ce tems-là nous ne fîmes que manger & dormir ; mais à la fin , éveillés par un coup de tonnerre , nous gagnons le navire & quittons le port.

Trois jours après nous arrivâmes en l'île d'Ogygie , où avant que d'aborder je décachetai la lettre d'Ulyffe , de peur que ce fourbe ne nous eût fait quelque supercherie , & n'y trouvai que ces mots : « lettre d'Ulyffe à Calypso. Je ne vous eus pas plutôt quittée que je fis naufrage , & ne me sauvai qu'à peine , à l'aide de Leucothée , en la contrée des Pheaques. Comme je fus de retour chez moi , je trouvai ma femme galantifiée par des gens qui mangeoient mon bien ; & après les avoir tués , je fus assassiné par Télégone que j'avois eu de Circé. Maintenant , je suis en l'île des bienheureux , où je regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble , & voudrois être toujours demeuré avec vous , & avoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échapper , soyez assurée de me revoir. Adieu ». Il ajoutoit à cela quelque chose en notre faveur : nous n'eûmes pas été fort loin que je trouvai la grotte de Calypso , telle qu'Homere l'a décrit , où elle travailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plutôt lu la lettre qu'elle se prit à pleurer , & nous pria d'entrer chez elle , où elle nous
traita

traita magnifiquement , & nous fit diverses queſ-
 tions pendant le repas , s'enquerant fort ſi Péné-
 lope étoit auffi belle & auffi chaſte que la renom-
 mée le publioit. Nous lui répondîmes ce que
 nous vîmes qu'elle auroit de plus agréable , &
 après avoir pris congé d'elle , nous retournâmes
 à notre vaiſſeau & paſâmes la nuit ſur le ri-
 vage. Le lendemain , dès le matin , nous fîmes
 voile par un grand vent , & après avoir été battus
 de la tempête deux jours entiers , au troiſième
 nous fîmes attaqués par des barbares qui navi-
 geoient ſur de grandes citrouilles longues de fix
 coudées ; car lorsqu'elles ſont ſèches , ils les
 creuſent , & ſe ſervent des grains , au lieu de
 pierres , dans le combat , & des feuilles au lieu
 de voile , avec un mât de roſeau. Après un rude
 combat , nous vîmes paroître ſur le midi d'au-
 tres pirates , que ceux-ci n'eurent pas plutôt
 apperçus , qu'ils nous quittèrent , pour les aller
 rencontrer , parce que c'étoient leurs ennemis.
 Auffi-tôt nous mîmes la voile au vent , & cin-
 glâmes en haute mer , ſans ſavoir qui remporta
 l'avantage ; mais il y avoit apparence que les
 derniers étoient les maîtres ; car outre qu'ils
 étoient en plus grand nombre , leurs vaiſſeaux
 étoient plus forts , étant faits de la moitié d'une
 coque de noix , qui ſont groſſes & dures en ce
 pays-là , & longues à proportion. Comme nous

les êmes perdus de vue , nous pansâmes nos blessés , & nous tînmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain ; car avant le coucher du soleil nous fûmes attaqués par environ vingt hommes , qui étoient à cheval sur des dauphins , lesquels sautoient & hennissoient comme des chevaux. Lorsqu'ils furent près de nous , ils se séparèrent en deux bandes , & nous enfermant au milieu , nous lancèrent des yeux de cancre , qui étoient gros comme des œufs d'autruche , dont ils faillirent à nous affommer. Nous les repoussâmes à coups de traits jusques dans leur île , qui étoit déserte & stérile , ce qui les contraignoit à faire le métier de corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme , nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur , que la mere faillit à nous submerger , du seul vent de son aîle , & nous le prenions d'abord pour un écueil. Après l'avoir connu nous y descendîmes , & trouvâmes qu'il étoit fait de grands pins tous entiers , & contenoit bien cinq cens œufs , dont le moindre étoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits étoient prêts à éclore , & on les entendoit déjà crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignés , il nous arriva divers prodiges ; car l'oiseau qui étoit peint sur la poupe de notre navire , commença à chanter , & à déployer les

niles; notre pilote qui étoit chauvé, devint
 tout-à-coup chevelu, & l'arbre de notre vais-
 seau jetta des fruits & des branches. Etonnés de
 tant de merveilles, & priant les dieux de dé-
 tourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beau-
 coup de chemin, qu'il nous en arriva encore
 de plus grands. Nous vîmes une forêt de pins &
 de cyprès qui flottoient sur l'eau sans racine:
 nous pensions d'abord que ce fut la terre fermée;
 mais en abordant nous trouvâmes ce que j'ai
 dit; cependant, comme nous n'y pouvions des-
 cendre, ni passer à travers, à cause de l'épais-
 seur, ou reculer parce que le vent étoit con-
 traire, nous tirâmes notre navire en haut, à
 force de cables, & hauffant les voiles, nous cou-
 lâmes sur le faite qui étoit touffu, comme sur de
 la glace; cela me fit souvenir du poëte Anti-
 maque, qui appelle la mer bocagère. Lorsque
 nous eûmes passé la forêt, qui n'étoit pas fort
 profonde, nous descendîmes notre navire
 comme nous l'avions monté, & navigeâmes
 sur une mer claire & unie, jusqu'à ce que nous
 arrivâmes à un précipice; car les eaux se sépa-
 rant en deux, laissoient au milieu un abyme où
 nous faillîmes à tomber; mais nous pliâmes en
 hâte les voiles, & après avoir jetté la vue de
 tous côtés, nous apperçûmes comme un pont
 d'eau qui joignoit la superficie des deux mers.

& passâmes dessus dans un autre océan.

C'étoit une mer douce & paisible, où nous découvrîmes d'abord une petite île qui étoit facile à aborder, & y descendîmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des vivres, nous ouïmes des mugissemens assez proches, & y accourûmes, pensant que c'étoit un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'étoit des sauvages, qui avoient la tête de taureau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuivirent de si près, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste se sauva à la course. Lorsque nous fûmes arrivés à notre vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & ravoit nos camarades; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pièces, & qu'ils se les distribuoient comme des morceaux de viande. Nous donnâmes dessus de furie, nous en tuâmes cinquante, & en fîmes deux prisonniers. Comme nous n'avions rien à manger, plusieurs étoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens; mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faisoit besoin: nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs & des légumes, outre

quelques cerfs que ces sauvages nous donnèrent, qui n'avoient que trois pieds, parce que ceux de devant s'unissoient en un. Après avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes à plusieurs autres signes. Nous vîmes-là de plaisans nageurs; c'étoient des gens couchés sur le dos avec un bâton entre les jambes, qui servoit comme de mât, où étoit attachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main, & voguoient ainsi sur l'océan. D'autres étoient assis sur des liéges, & traînés par des dauphins, qui les promenoient comme en carrosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchant de nous, admiroient notre façon de naviger autant que nous faisons la leur. Sur le soir nous abordâmes en une petite île habitée par des femmes qui avoient le pied d'ânon, mais du reste étoient très belles & vêtues en courtisanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empêcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien, & nous menèrent chez elles; mais je n'y allois qu'en tremblant, & me défois de leurs caresses. Et de fait, j'apperçus chez

l'une , en entrant , des carcasses & des ossemens de morts , ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes , & à prendre ma racine de mauve , selon l'ordre de Rhadamante , pour la prier de m'affister en cette occasion. Après mettant l'épée à la main , je me saisis de mon hôtesse , & la contraignis de me dire qui elles étoient. Elle m'avoua qu'elles étoient des femmes marines qui égorgoient les étrangers après avoir eu leur compagnie , & les mangeoient. Aussi l'ayant liée , je montai sur le haut de la maison , & appellai mes camarades , qui ne furent pas plutôt venus , que je leur contai ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les apperçut elle se changea en eau , mais trempant mon épée dedans , je la retirai toute sanglante. Après , nous courûmes à notre navire , & levant les voiles , cinglâmes en haute mer , tant que nous découvrimus à l'aube du jour les antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de grâces aux dieux , & à délibérer sur ce que nous avions à faire. Les uns étoient d'avis de prendre terre , & de nous rembarquer aussi-tôt pour tâcher de regagner notre patrie , puisque nous avons rencontré ce que nous cherchions : les autres de laisser notre vaisseau sur le rivage , & d'entrer plus avant en terre-ferme , pour découvrir le pays & les mœurs des habitans ; dans cette con-

testation il s'éleva tout-à-coup une tempête qui brisa notre navire , & chacun se sauva comme il put avec ses armes , & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau monde ; je décrirai aux livres suivans les merveilles que j'y ai vues.



LIVRE TROISIÈME.

*DESCRIPTION de la république des animaux.
Hommage qu'ils viennent rendre au phénix.
Passage de Lucien aux antipodes. Bataille des
animaux contre les sauvages. Pacification par
l'entremise de Lucien.*

LE plus résolu demeura sans force & sans courage, voyant notre vaisseau brisé, & toute l'espérance du retour perdue; mais après nous être consolés du mieux que nous pûmes, les uns allumèrent du feu, les autres se répandirent le long de la côte, ou entrèrent avant dans le pays pour le découvrir. Sur le soir, ceux qui étoient allés à la découverte, rapportèrent que le pays étoit cultivé & rempli de toutes sortes d'animaux, dont plusieurs leur étoient inconnus; mais qu'ils n'avoient point vu d'hommes. Ce qui les avoit le plus étonnés, c'est qu'on voyoit, d'un côté, les agneaux paître parmi les loups; de l'autre, des faucons voler en la compagnie des colombes. Ici des cignes se jouant avec des serpens, & là des poissons nageans parmi des castors & des loutres. Sur ces entrefaites, arrivèrent des singes vêtus à la grecque, qui nous vinrent faire commandement de la part

du roi de l'aller trouver : ils portoient chacun sur le poing un perroquet qui leur servoit de truchement, & parloit bon grec ; sans quoi l'on n'eût pu jamais rien entendre au jargon de ces ambassadeurs. Cependant, pour obéir aux ordres du prince, nous nous acheminons vers le lieu où il étoit, & apprenons d'eux en chemin que nous étions dans l'île des animaux, qui dépendoit du vaste empire des fables ; qu'elle étoit environnée de celle des géans, des magiciens, des pygmées & autres semblables, qui relevoient toutes de la juridiction des poètes, dont l'île étoit assez proche ; que cet empire étoit partagé en sept comtés, gouvernées par autant de comtes, qui sont les contes pour rire, les contes de la cigogne, les contes jaunes, les contes violets, les contes borgnes, les contes à dormir debout, & les contes de vieilles, sans parler de plusieurs autres petits contes de moindre importance, qui sont tous compris sous le nom de contes de l'autre monde ; que parmi tous ces peuples, le plus grand crime étoit de raconter deux fois une même chose ; qu'on n'y étoit point introduit qu'on ne laissât son jugement à la porte, avec permission de le reprendre au retour : mais qu'on le retrouvoit, presque toujours, ou égaré ou corrompu ; que la république des animaux étoit gouvernée par le phénix, &

que celui qui régnoit alors avoit été curieux de nous voir, parce qu'il ne faisoit que de naître, & n'avoit jamais vu d'hommes; que, sans cela, on ne nous auroit pas souffert plus long-tems dans l'île, parce qu'il leur étoit défendu très-étroitement, par leur législateur, d'avoir aucun commerce avec ceux de notre espèce, sur peine de retourner en leur première servitude; que ce législateur étoit un petit bon-homme tout contrefait, qui n'étoit guères différent d'un singe pour la figure; mais au reste d'un savoir & d'une connoissance admirables; que c'étoit lui qui les avoit établis, policés & rassemblés de toutes les parties du monde, & qui leur avoit enseigné à s'entr'aimer & à s'entendre l'un l'autre; mais qu'il n'avoit jamais pu apprendre à parler qu'aux perroquets & à quelques autres oiseaux; que les singes, comme ils sont ingénieux & adroits à contrefaire tout ce qu'ils voient, avoient appris de lui l'art de se vêtir, & une partie de ce qu'ils avoient vu faire aux hommes; qu'ils avoient bâti le palais que nous verrions, à l'aide des hirondelles, cultivoient la terre par le moyen des pourceaux & des taupes, qui se plaisent à la remuer, & faisoient la moisson par l'entremise des fourmis, qui avoient, en moins de rien, emporté toute la graine d'un champ, & la ferroient dans des greniers, où on l'alloit

prendre quand on en avoit besoin ; que comme il n'y a point de société sans quelque religion , ils adoroient tous le soleil , & que le phénix , qui lui étoit consacré , avoit joint à la royauté le sacerdoce , & se brûloit lui-même sur son autel , servant & de prêtre & de victime ; qu'il y avoit des animaux qui avoient quelque révérence pour les autres astres ; que l'éléphant adoroit la lune & l'orix l'étoile de la canicule ; qu'Esopé (car c'est ainsi que se nommoit leur législateur) se voyant forcé de les quitter , avoit établi pour roi le phénix , comme le plus propre à cet honneur , parce qu'il étoit unique , & qu'on n'étoit point sujet par ce moyen aux guerres civiles , que l'ambition des grands & le desir de régner , ou le dépit & la jalousie ont coutume d'allumer en l'ame des princes. D'ailleurs , comme il vivoit plusieurs siècles , on étoit exempt par-là des révolutions que causent dans les empires le fréquent changement de monarques ; que pour se décharger des soins de l'état , il avoit établi divers animaux sur chaque espèce , qui les gouvernoient sous son autorité ; car il se faisoit voir fort rarement , soit pour conserver sa majesté , ou pour quelque autre raison ; que les singes lui servoient d'officiers & de ministres ; les tigres & les lions de soldats ; les oies & les chiens de garde & de sentinelle ;

les perroquets d'interprètes & de truchemens; les cigognes de médecins : car à cause de son naturel solitaire & mélancolique, il avoit besoin de se purger de tems en tems; à quoi les cigognes sont fort adroites; que les licornes faisoient l'essai devant lui, pour la propriété qu'elles ont de chasser les venins, & qu'enfin tous ces animaux vivoient en paix & en bonne intelligence sous son empire. Mais ceux qui se nourrirent de proie, de quoi vivent-ils, leur dis-je? Vous avez raison, répondirent-ils, de faire cette demande; car ils ne peuvent pas paître comme les autres; ni manger comme nous des fruits de la terre. Voici donc comme on les nourrit. Outre les criminels qu'on leur abandonne; lorsque les animaux deviennent vieux, & qu'ils ne se peuvent plus soutenir, on les engraisse tant qu'ils meurent; & tous les jours on va dans leurs appartemens recueillir ceux qui sont morts; mais cela est cause aussi quelquefois que ceux qui vivent de carnage sont deux ou trois jours à jeûner; & lorsqu'ils ne peuvent supporter la faim, il vont dans les pays étrangers, & sont nommés, à cause de cela, oiseaux de passage.

Dans ces entretiens & autres semblables, nous arrivâmes à la cour du phénix qu'il étoit déjà nuit. Il étoit dans une grande salle toute brillante de lumière, par le moyen des vers lui-

sans, & d'autres insectes lumineux, qui étoient
 attachés au plancher, ou qui voloient par l'air,
 comme autant d'étoiles errantes. D'autre côté,
 la voûte étoit garnie de plumes d'azur, accom-
 modées fort proprement avec le bec des hiron-
 delles; si bien que cela ne ressembloit pas mal à
 un ciel. Il y avoit deux corps-de-garde à la
 porte; l'un de lions & l'autre de tigres, qui nous
 effrayèrent d'abord; mais nous passâmes en affu-
 rance sous la conduite de nos guides. Au fond
 de la salle étoit le phénix posé sur un trône d'or
 enrichi de perles, avec un dais d'ambre & de
 corail, où l'on avoit enchassé des pierreries;
 mais de tout son trône, rien n'étoit si brillant
 que lui, & il n'en recevoit pas tant d'éclat qu'il
 lui en donnoit; car il avoit le cou d'or, les aîles
 de feu, doublées d'un azur céleste, & il portoit
 un astre étincelant sur la tête. A ses côtés étoient
 rangés, en forme d'amphithéâtre, un grand
 nombre d'oiseaux de taille & de plumage tout
 différens, mais d'une beauté merveilleuse, sans
 parler de ceux qui pendoient en l'air par des
 filets, comme des bouquets de plumes. Au bas
 étoit une infinité de paons qui faisoient la roue
 à l'entour, & étaloient avec pompe & magnifi-
 cence les cercles d'or de leur queue, où bril-
 loient autant d'yeux qu'il y en avoit dans le
 ciel. Ce spectacle nous ravit tellement en admira-

tion, que nous demeurâmes comme immobiles; jusqu'à ce que le prince nous envoyât complimenter par divers oiseaux de sa suite, qui imitent notre langage. Lors nous fûmes près de lui, après lui avoir fait la révérence, il nous dit, par la bouche d'un petit perroquet qui se perchoit sur son trône, que nous étions les bien-venus, & qu'ayant sçu notre arrivée, il avoit été bien-aïse de nous voir, & avoit envoyé au-devant de nous quelques-uns de ses officiers, afin qu'on ne nous fît aucun déplaisir. Après cela il s'enquit du sujet de notre voyage, & témoigna d'être fort surpris au récit de nos aventures: mais parce qu'il étoit tems qu'il se retirât, il nous congédia, après avoir donné ordre qu'on nous logeât dans son palais, & qu'on nous traitât avec toutes sortes de magnificences. Nous n'eûmes pas plutôt pris congé de lui, que nous fûmes environnés de geais & de pies, qui ne faisoient que caqueter à nos oreilles, & nous rompoient la tête d'une infinité de questions & de demandes. D'ailleurs, il me tarδοit que je fusse seul, pour m'entretenir à mon aise des merveilles que j'avois vues, & je soupirois déjà après mon retour en Grece, pour avoir le plaisir de les conter. Nous fûmes conduits en notre appartement par les mêmes ambassadeurs qui nous étoient venus recevoir, & le trou-

vâmes meublé d'étoffes exquisés, filées par des vers à soie, & tissues par des araignées; de sorte que l'ouvrage en étoit très-ingénieux & très-délicat. Si-tôt que nous fumes arrivés, on couvrit pour le souper, où nous fûmes servis magnifiquement, de toutes sortes de mets, & mangeâmes des petits oiseaux qui n'étoient que comme des pelotons de graisse (1). Nos ambassadeurs prirent place avec nous; mais les perroquets se perchèrent deçà & de-là, au-dessus de nos têtes, où l'on leur donnoit à manger de tout ce qu'il y avoit sur la table, comme l'on fait aux enfans; mais ils aimoient particulièrement le pain trempé dans du vin. Pendant le repas, il y avoit des singes accoutrés en charlatans, qui faisoient cent tours de passe-passe, & avoient avec eux des petits chiens qui contrefaisoient les soldats, avec l'épée au côté & la pique sur l'épaule, passoient à travers des cerceaux, marchoient sur des bâtons, fautoient pour l'amour des dames, faisoient plusieurs galantries semblables. Après souper les pies dansèrent un ballet, où elles imitoient le saut des grues, passant l'une dans l'autre avec une adresse & une agilité admirable. Les rossignols firent le récit, & les serins le concert.

(1) Ostolans.

Le lendemain dès le point du jour notre escorte nous vint prendre pour assister à l'hommage que les animaux venoient rendre au phénix, qui est la plus belle cérémonie de toute l'île; il étoit à l'entrée de son palais pour les mieux recevoir, & pour en faire la revue avec plus de magnificence. Nous remarquâmes en passant, qu'à toutes les portes du palais, il y avoit un chien en sentinelle; & une oie sur chaque fenêtre, avec un aigle au haut du djon, pour découvrir de plus loin; & on les relevoit d'heure en heure, autant la nuit que le jour. Si-tôt que nous fûmes arrivés, le phénix nous fit asseoir auprès de lui sur des sièges. Il étoit environné de tous les animaux de sa garde, & de tous les oiseaux de sa suite, comme le jour précédent. Après que son perroquet eut harangué assez long-tems sur le sujet de la cérémonie, avec grande satisfaction, de toute l'assemblée, qui étoit charmée de la douceur de son éloquence; on vit venir de loin les oiseaux en magnifique appareil, sous la conduite de l'aigle, qui après avoir une pointe en l'air, fondit tout à coup au pied du phénix, pour lui faire hommage, puis se guinda dans le ciel, & s'alla perdre dans les nues. Aussi-tôt les oiseaux de sa suite se perchèrent deçà & delà sur les arbres, tandis que ceux qui savoient chanter, célébrèrent

célébrèrent les louanges du phénix, & remplirent l'air de leurs doux concerts, où le cigne tenoit le tacet, & le coucou battoit la mesure. Mais auparavant quelques faucons, pour donner du plaisir au prince, lièrent en l'air des perdrix; & passant devant son trône, les laissèrent envoler, sans leur avoir fait aucun mal. Cette galanterie fut trouvée de bonne grace, aussi-bien que celle des coqs, qui après avoir paru à la tête des oiseaux domestiques, se séparèrent en deux bandes, qui vinrent jôûter l'une contre l'autre, avec tant d'animosité & de furie, que le phénix fut contraint de les envoyer séparer. Mais les cailles qui s'étoient mises de la partie, étoient si acharnées au combat (1), qu'elles ne voulurent point obéir; si bien que pour conserver la majesté de l'empire, & punir leur crime, il fit signe aux éperviers, qui enlevèrent en un instant les plus opiniâtres, & les allèrent plumer hors de sa présence. Cependant, les paons dansoient un ballet avec beaucoup d'art, de justesse & de gravité, traçant diverses figures selon les divers airs que leur chantoient les oiseaux, & marquant la cadence d'une façon admirable; mais les coqs-d'inde les ayant voulu imiter, se firent moquer

(1) On les faisoit jôûter en Grèce comme des coqs.

d'eux avec leur graisse rouge & bleue, entrecoupée de rides; leur mine de vieille, & leur peau pendante sur le nez; ce qui fit bien voir la différence qu'il y a de la vaine gloire, avec la gloire véritable. Comme le phénix s'étonnoit de ce que les oiseaux de nuit & ceux de rivière, ne paroïssent point, un perroquet prenant la parole, dit qu'il avoit charge de lui représenter de leur part, que les premiers attendoient la nuit, pour lui venir rendre leur hommage, de peur de troubler les autres oiseaux de leur présence; & que les derniers s'étoient assemblés à l'endroit où il devoit recevoir celui des poissons, comme étant plus en leur lustre dans l'eau. Après vinrent les animaux à quatre pieds, que le lion conduisoit avec une majesté & une contenance digne d'un prince, & lorsqu'ils furent tous passés devant le phénix, ils se séparèrent en deux, comme pour le combat: mais le combat parut étrange, pour l'inégalité des combattans, car ceux qui vivent de proie, s'étoient mis tout d'un côté, & le reste de l'autre; de quoi le phénix s'étonnant, un singe qui les avoit disposés, lui dit: que c'étoit pour faire paroître la modération des uns, & la confiance des autres. Car les oiseaux n'eurent pas plutôt sonné la charge, qu'on vit les chèvres & les brebis courir de toute leur force contre les tigres & les

lions , & les choquer de leurs têtes si rudement , qu'ils tombèrent à la renverse , comme s'ils eussent été morts ; puis se relevant légèrement , se jouèrent avec elles sans leur faire aucun déplaisir. Il n'étoit pas jusqu'aux rats & aux souris , qui ne voulussent être de la partie , & ne vinssent affronter les chats , qui se couchoient par terre en les voyant & de peur de les blesser , faisoient la patte de velours. Ensuite les ours se levèrent sur leurs pieds de derrière , & se tenant tous par les pattes , ils commencèrent à danser en rond fort gravement , ayant un singe au milieu qui jouoit de la flûte , tandis que d'autres tout noirs , montés sur de grands ours blancs , contrefaisoient les bateleurs , & faisoient cent tours de souplesse ; car les singes en cette occasion faisoient mille singeries : les uns jouoient à la boule , avec des hériffons , ayant mis des gans de fer , de peur de se piquer ; les autres se battoient à outrance , comme des gladiateurs , tandis que quelques-uns de leurs compagnons pendus par la queue aux arbres voisins , faisoient les juges du camp. Ceux-ci couroient la bague sur des chevaux de manège ; ceux-là faisoient des tournois , comme on en voit faire à Rome aux enfans de bonne maison. Les licornes couroient aussi , la lance baissée l'une contre l'autre , ayant mis une pomme à la pointe

de leurs cornes, comme l'on met un bout aux fleurets, de peur de se faire mal. Cependant, on voyoit des chevaux bondir tout seuls dans la plaine, & faire des voltes & des passades avec des caracols, où ils tournoient plus juste que les meilleurs écuyers du monde. Il n'étoit pas jusqu'aux éléphants qui, pour montrer leur adresse, ne voulussent danser sur la corde (1), & faire admirer leur agilité dans une si grande masse de chair. De quelque part que le phénix jettât la vue, il ne voyoit que des objets divertissans. Il y avoit de petits animaux qui se tenoient sur le dos de leur mere, soit qu'elle courut ou qu'elle jouât; d'autres étoient renfermés dans son sein, comme dans une bourse, d'où ils sortoient & se promenoient; puis y ils rentroient au premier cri qu'elle faisoit. Les porcs-épics se laissoient poursuivre par les chiens, & lorsqu'ils étoient prêts de les attrapper, ils leur lançoient de leurs dards, qui les faisoient crier & prendre la fuite. Sur ces entrefaites, on entendit de loin le sifflement des serpens, qui fit cesser tous les jeux: ils se traînoient lentement, la tête haute, pour témoigner plus de majesté & avoient quitté leur vieille peau, & pris une robe nouvelle, pour paroître plus beaux. Ils venoient tous

(1) On a vu cela autrefois à Rome.

rendre hommage au phénix, sous la conduite du basilic, qui couvoit un dépit mortel en son sein, & prétendoit devoir régner sur les animaux, à cause qu'il les fait tous trembler. Il lança donc d'abord ses regards sur lui, au lieu de lui rendre son hommage (1). A cet aspect, le divin oiseau penche la tête mourante, comme une fleur que le coutre de la charrue a renversée : l'or, l'azur, & la pourpre de ses plumes se ternissent, & il alloit rendre l'ame, si au cri que jettèrent les animaux, la licorne qui reposoit à ses pieds, ne l'eût touché de la corne, dont elle chasse les venins ; & en même tems l'ardente belette (2) n'eût sauté sur le basilic, & imprimé sa dent mortelle sur les taches blanches de sa couronne, l'étendant mort sur la place. Aussi-tôt le phénix redresse sa tête penchante, & reprend son vif éclat effacé par les ombres de la mort ; & les animaux justement irrités, viennent fondre de toutes parts sur les serpens, tandis que les cigognes les attaquent d'en-haut, & que les aigles percent de leurs ongles tranchans les dragons qui vouloient prendre l'essor. Ils furent donc en moins de rien déchirés & mis en pièces ; & la nature

(1) Il tue de sa vue.

(2) Elle est ennemie du basilic.

purgée de ces monstres. Cependant, l'unique oiseau qui avoit repris sa force & sa beauté, voulut achever la cérémonie, & alla vers la mer pour y recevoir l'hommage des poissons & des oiseaux de rivière. Il rencontra en chemin les abeilles, qui n'ayant pu montrer leur diligence accoutumée, pour avoir attendu les fourmis qui ne vont pas si vite qu'elles, venoient avec les autres insectes rendre leur bourdonnant hommage au phénix, & lui apportoient du miel de leurs ruches, qu'elles lui présentèrent sur les ailes des papillons, qui brilloient d'autant d'yeux que la queue des paons. A leur tête marchaient de petits oiseaux de différentes espèces (1) & de plumages divers, qui ne sont guère plus gros qu'elles, & qui ne pesent chacun, avec leur nid, que quarante-huit grains. Les poissons s'étoient assemblés dans une espèce de golfe, qui faisoit comme un amphitéâtre, sur lequel se rangèrent tous les animaux ; & les oiseaux se perchèrent sur les arbres pour augmenter la magnificence du spectacle qu'ils venoient voir. Car les baleines rangées en forme d'arc, du côté qui regardoit la mer, faisoient un rond d'eau où l'on voyoit jaillir cent fontaines par ces ouvertures qu'elles

(1) Les colibris & les oiseaux-mouches.

ont sur la tête, par lesquelles elles jettoient l'eau de la grosseur d'un muid, & de la hauteur d'une demi-pique; qui, retombant avec bruit sur leurs musles, couvroit toute la mer de bouillons d'écume. Mais avant que le phénix arrivât au lieu du spectacle, les poissons l'envoyèrent recevoir à deux cens pas de la mer, par de petits poissons volans, suivis d'amphibies, pour montrer que leur juridiction s'étendoit sur la terre & dans l'air, aussi-bien que dans les eaux. Après venoient cent grandes tortues chargées de tous les trésors de ce vaste & liquide élément. Les unes portoient sur leur dos des montagnes d'ambre; les autres des rochers de corail, enrichis de nacre de perle; qui en arrivant entr'ouvrirent leurs coquilles, & firent voir des joyaux d'un prix & d'une valeur inestimables. C'étoient de grosses perles rondes, d'une blancheur nompareille, dont le vif éclat étoit redoublé par la noirceur des mains des singes qui les tiroient de leurs huîtres pour les présenter au prince. Il fit ferrer les parfums dans ses magasins, pour s'en servir à l'honneur de sa sépulture, & destina le reste à l'ornement de son cabinet, & à l'embellissement de son trône. Dans ce grand cercle que les baleines formoient d'un côté, & les rochers de l'autre, parurent premièrement

tous les oiseaux de rivière, ayant le cygne à leur tête, qui s'étoit joint à eux, avec quelques autres oiseaux de la cour du phénix. Il paroissoit-là dans son lustre, hauffant son col voûté entre ses ailes à demi-levées; ce qui faisoit un enfoncement qui lui donnoit beaucoup de majesté. Aussi-tôt qu'il vit arriver le phénix, il prit son vol avec les autres, & vint tourner trois fois à l'entour de lui, comme pour faire la revue de ses sujets, & lui en faire admirer la beauté & le plumage. Le brillant phénicoptère, aux ailes de pourpre, fut choisi pour aller rendre l'hommage au phénix, comme lui devant être plus agréable, à cause qu'il porte son nom: au retour, ils se jouèrent en l'air avec les poissons volans, qu'ils abattoient dans l'eau, du vent de leurs ailes; puis ils vinrent fondre tous dans la mer avec grand bruit. Alors, pour donner du plaisir au prince, les barbets se lancèrent après eux & commencèrent à les poursuivre. Ils les laissoient approcher de fort près; puis se plongeant tout-à-coup, ils trompoient leurs dents & leurs espérances. Ils se déroboient de même des oiseaux de proie, qui venoient pour donner dessus, & qui mouilloient les cerceaux bigarés de leurs ailes, sans avoir pris que du vent. A la fin, ils disparurent tous au seul cri du cygne, & se coulant sous les eaux,

allèrent reparoître bien loin, & faire une triple couronne au - dedans des rochers & des baleines, pour donner le tems aux poissons de se faire voir & finir la magnificence du jour. Aussi-tôt on vit toute la mer couverte de monstres, différens de grandeur & de figure; parmi lesquels rien ne satisfit, tant le phénix que les petits hériffons de mer, qui ne sont pas plus gros que des œufs de poule, & qui sont tous semés de pointes rouges, vertes & bleues. En cet état, ils roulent sur l'eau, comme de petites boules de lumière, si bien qu'on eût dit que toute la mer étoit en feu & leurs œufs attachés à leur peau, paroissoient comme autant d'étoiles brillantes. D'autre côté, voguoient de petites huîtres (1) d'une nacre transparente & ciselée; c'est un poisson qu'on voit le dos appuyé contre sa coquille, qui lui sert comme de proue; & la tête qu'il leve, lui tient lieu de voile; ses ailerons sont les rames; sa queue lui sert de gouvernail; enfin, c'est comme un vaisseau vivant & animé, qui semble n'avoir été fait par la nature que pour instruire les hommes à la navigation.

Comme le spectacle ne faisoit que de commencer, & que les dauphins, qui sont les singes de la mer, se plongeioient tout d'un coup au fond de l'eau, & puis se lançoient en l'air avec

(1) les nautilles.

une vigueur incroyable ; pour montrer leur agilité : on vit arriver la babillarde hirondelle, qui s'approchant du phénix, commença à lui débiter ce qu'elle avoit appris dans les pays étrangers, & mit toute la cour en rumeur. Car elle rapporta que les animaux des antipodes s'étoient révoltés contre les sauvages, & qu'ils envoioient demander secours au prince, & le prier de leur donner quelqu'un pour les commander, parce que leur plus grand défaut venoit de leur méfintelligence. On assembla donc sur le champ le conseil des animaux ruminans, où il fut arrêté qu'on feroit partir en diligence le premier ministre du phénix, qui étoit un vieux magot très-favant dans la politique. Cela me toucha tellement, qu'il me prit envie de l'accompagner, quoique le prince fit tout ce qu'il pût pour m'en empêcher, me représentant le danger que je courois avec tant d'animaux différens qui n'étoient pas policés, & n'avoient pas appris à obéir comme les siens ; mais il n'en pût venir à bout. Cependant on dressa le train de l'ambassadeur, & l'on me donna deux dauphins, l'un pour me porter, & l'autre pour porter mon équipage. Nous partîmes donc dès la nuit ; parce la chose ne souffroit point de retardement, & que tous les barbares étoient en armes, pour remettre les animaux dans l'obéis-

fance. Cependant les baleines eurent ordre de tenir la mer libre , & de nous servir comme d'escorte , de peur qu'on ne nous vint envelopper ; car une partie des sauvages s'étoient fauvés sur les eaux , pour éviter la fureur des bêtes farouches qui battoient la campagne , & déchiroient tous ceux qu'elles rencontroient. Si-tôt qu'ils nous virent , ils vinrent pour nous attaquer avec leurs petits bateaux faits d'un seul tronc d'arbre ; mais les baleines se mettant entre deux , en renversèrent autant qu'il s'en présenta , & leur firent faire la culbute. En cet endroit , je ne puis faire la valeur & l'obstination des barbares , qui , d'un courage invincible , fautoient sur le dos des baleines , après avoir eu bien de la peine à esquiver la fureur d'autres poissons qui les attendoient dans l'eau pour les dévorer (1) , & montant sur la tête de ces monstres , leur enfonçoient des pieux dans leurs ouvertures qui sont comme des soupitiaux , par où elles jettent l'eau & elles respirent ; de sorte qu'ils venoient à bout d'un si grand animal par leur valeur & leur adresse. Cependant nos dauphins prenant leur tems , gaignoient pays , & devançant la vitesse des sauvages par la leur , nous vinrent exposer sur le rivage , où les animaux avertis de notre venue

(1) Requiem , ou requin , chacalot ou baleine.

par les hirondelles , nous attendoient avec grande impatience. On ne peut exprimer la joie avec laquelle ils nous reçurent , & les caresses qu'ils nous firent , sans prendre aucun ombrage de moi , à cause qu'ils savoient que je n'étois pas là pour leur faire de mal. Nous apprîmes en arrivant , que la cause de leur révolte venoit d'un perroquet , qui ayant été emporté par un grand vent de l'île des animaux en leur pays , leur avoit appris comme des bêtes vivoient en paix dans cette île , & les avoit encouragés à secouer le joug des hommes.

Sur ces entrefaites , la nouvelle arrive que les sauvages s'avançoient avec toutes leurs forces pour les attaquer. Aussi-tôt notre vieux singe , qui étoit aussi savant dans la guerre que dans la politique , quoique sa force ne répondit pas à sa valeur , rangea tous les animaux en bataille à l'entrée du bois , qui avoit au devant une grande plaine , & sur les aîles , d'un côté des rochers escarpés & inaccessibles , & de l'autre un grand marais , bordé en dedans d'une rivière qui n'étoit pas guéable. Il fit commandement d'abord à tous ceux qui n'étoient pas propres au combat , de se retirer dans le fond du bois , pour ne point embarrasser les autres ; puis partageant le reste en trois corps , les rangea en cette forte. Il mit à la droite une espèce

de tigres très-vaillans ; car j'oublois à dire qu'il n'y a presque point d'animaux aux Antipodes qui soient tout-à-fait semblables à ceux de notre pays , si ce ne sont des perroquets & des singes. Ensuite il rangea les lions , qui sont beaucoup plus petits & moins courageux que les nôtres , puis les ours ; les sangliers après , qui ont une ouverture sur le dos , & enfin une espèce de lynx ou de loups cerviers , qui faisoient la pointe de l'aîle gauche : car ils sont si vaillans qu'ils vont attaquer les sauvages en plein jour , jusques dans leurs cabanes. Il avoit mis exprès les plus courageux sur les aîles , afin que venant à enfoncer les bataillons des ennemis aux deux bouts , ils les enfermassent au milieu , & les empêchassent de prendre la fuite. Chaque corps en avoit un autre à ses épaules pour le soutenir en cas qu'il fût enfoncé ; & il étoit de la même espèce , afin d'être plus intéressé à la défense. Dans les intervalles des bataillons , étoit comme l'infanterie légère composées de petits animaux moins forts & moins vigoureux , qui ne laissent pas d'avoir du courage , pour se mêler parmi les autres dans le combat , & mordre les jambes des sauvages , ce qui fut de très-grand service. De ce nombre étoient les porcs-épics , & certains petits pourceaux qui sont armés partout comme d'une cuirasse à écaille. Le front de

la bataille étoit couvert d'animaux légers comme cerfs, pour attaquer l'escarmouche, & de trois ou quatre espèces de grands oiseaux qui ne fauroient voler, mais qui sont très-vîtes à la course; du nombre desquels étoient les autruches, qui sont plus petites que les nôtres. Voilà qu'elle étoit l'armée de terre: mais il y en avoit encore deux autres; l'une dans l'air, qui n'étoit pas moins effroyable que la première, étant composée d'une espèce de grands vautours & d'autres oiseaux de proie, pour venir fondre d'en-haut sur les sauvages, dans la chaleur de la mêlée. Et l'autre dans l'eau, toutes d'animaux amphibies, comme des hippopotames & des crocodiles, pour prendre les barbares en queue & en flanc. Le général avoit autour de lui les singes les plus adroits & les plus vaillans, pour porter ses ordres par-tout. Les autres étoient employés aux diverses nécessités du camp, parce qu'ils n'étoient pas assez forts ni assez vigoureux pour le combat. Pour moi, je montai sur un arbre pour voir la bataille tout à mon aise, ne voulant pas qu'on me pût reprocher à mon retour d'avoir tenu le parti des bêtes contre les hommes. L'armée étant ainsi rangée, on vit paroître celle des sauvages en une très-belle ordonnance. Les premiers bataillons étoient armés de massues & de grandes épées

de bois qui coupent comme du fer; & les autres d'arcs & de flèches pour les défendre contre les oiseaux, afin qu'ils ne fussent point attaqués d'en-haut pendant la mêlée. Ils étoient tout nuds avec la peau noircie, & peinte en figure de serpens, pour donner plus de terreur; & portoient des bonnets & des ceintures de plume par magnificence, ayant la lèvre d'enbas & les joues percées, & remplies de pierres de diverses couleurs, comme pour l'ornement. Ils marchoient ferrés dans un grand silence, mais lorsqu'ils furent proches, ils vinrent aux mains avec de grands cris. J'oublois à dire que le front de leur bataille étoit couvert de trois ou quatre rangs d'archers, qui avoient ordre de se retirer dans les intervalles des bataillons, après avoir fait leur décharge. Ils écartèrent d'abord à coups de flèches tous les animaux légers à la course, & ces grands oiseaux qui ne volent point, lesquels marchoient à la tête. Mais le corps de bataille s'avança aussi-tôt en diligence, pour n'être point percé de leurs flèches, avant que de venir aux mains. Les premiers bataillons des sauvages furent enfoncés par la furie des animaux, & particulièrement des tigres & des loups-cerviers qui étoient rangés sur les aîles, & qui en firent un grand carnage; mais le corps de réserve venant tout

frais au combat avec leurs arcs tendus & leurs flèches apprêtées, percèrent les plus courageux qui étoient aux premiers rangs ; car ils ne tiroient aucun coup en vain dans une si grande multitude. Cela donna lieu à ceux qui étoient armés de massues de se rallier ; de sorte que tout ce qu'il y avoit de hardi & de courageux dans l'armée des animaux, fut tué & assommé sur la place. Le reste prit la fuite & se sauva dans les bois, où ils furent poursuivis par les sauvages. Pour les oiseaux, quoique l'air fût obscurci de leur multitude, ils furent écartés en un instant par une nuée de dards, & incommodoient plus les hommes par leur chute que par leur bec & leurs griffes. Les amphibies aussi ne firent pas grand effet, parce que les sauvages qui sont agiles & vaillans, tournèrent tête à leur abord ; & faisant front de tous côtés, ils les reconnurent aisément dans la rivière. Il ne restoit plus d'espérance pour les pauvres animaux, si les serpens qui n'avoient pu s'assembler, ni arriver aussi-tôt que les autres, ne fussent accourus à leur secours : mais les sauvages n'eurent pas plutôt entendu de loin leurs sifflemens, qu'ils firent halte dans le bois ; & voyant les uns sur les arbres, prêts à se lancer sur eux, & d'autres de vingt à trente pieds de long, qui ouvroient la gueule pour les dévorer, sans parler de

de ceux qui ont des sonnettes à la queue, & qui sont plus dangereux par leur venin, que les autres par leur grandeur, ils prirent la fuite & se sauvèrent à la course. Les animaux se rallièrent, les poursuivirent avec une grande vigueur, & en firent un prodigieux carnage.

Après la victoire, tout retentit de cris différens; les animaux qui s'étoient cachés dans le fond du bois, accoururent au bruit avec leurs petits. Cependant, l'écho résonnoit de la musique des oiseaux, qui chantoient un chant de triomphe, & rien n'eût été égal à cette harmonie, si les animaux à quatre pieds, en se voulant réjouir, n'eussent fait un effroyable charivari. Sur ces entrefaites, on entendit un bruit sourd de trompettes & de tambours, & on vit venir de loin des troupes qui marchoient en très-bon ordre, ce qui fit cesser l'allégresse; mais comme elles furent proches, on apperçut que c'étoient des singes, qui pour faire peur aux autres, s'étoient armés de la dépouille des sauvages. Ils frapportoient sur des troncs d'arbres creusés & couverts de peaux, dont les barbares se servent pour s'animer au combat, & sonnoient des cornets marins qui font un bruit comme une trompette enrouée; de sorte que la frayeur se changea en allégresse. Car on voyoit les uns se battre contre leurs compagnons avec

82 L'HISTOIRE VÉRITABLE,

des flèches, qui tenoient lieu d'épées, n'étant pas assez forts pour manier les massues; les autres dansoient un ballet de postures, où ils contrefaisoient les sauvages dans leurs mariages, leurs assemblées & leurs funérailles. Là dessus on ouit le cri de divers oiseaux nocturnes, accompagné d'autres signes d'un grand malheur; après quoi l'on vit arriver quelques singes de la suite du général, qui dirent qu'il avoit été tué dans le combat. Alors, ce ne furent que cris & qu'hurlemens, qui ne furent pas plutôt finis, que les animaux faillirent à s'entremanger pour l'élection d'un nouveau roi; car les serpens prétendoient à cet honneur, pour avoir été cause de la victoire; les bêtes à quatre pieds, pour leur grandeur & leur multitude; & les oiseaux, pour leur excellence; outre qu'il semble que la nature leur ait donné le dessus. Mais le perroquet en qui ils avoient créance, & qui avoit été cause de leur révolte, appercevant ce désordre, & craignant qu'on n'en vînt à la dernière extrémité, dit qu'il étoit d'avis qu'on me fît venir pour savoir mon opinion. Je descendis donc de mon arbre, que je n'avois pas voulu quitter pour la crainte des serpens, dont j'avois vu un si grand exemple de cruauté en la personne du phénix, & représentai aux animaux, par l'entremise du perroquet, que j'étois d'avis qu'ils

fissent la paix avec les sauvages, qui ne man-
queroient pas de profiter de leurs divisions, &
de prendre cette occasion pour les défaire; &
en cas qu'ils voulussent songer à un accom-
modement, je leur offris mon entremise. L'af-
faire ayant été mise en délibération, la chose
passa tout d'une voix, par la timidité des uns
& la sagesse des autres, qui virent bien que
les animaux ne pourroient jamais s'accorder;
outre que les plus fiers & les plus vaillans avoient
été tués dans le combat. Je partis donc avec ce
perroquet, & un autre qui favoit la langue du
pays, & fus trouver les sauvages, qui ne furent
pas difficiles à persuader, après une si grande
défaite; & en passèrent par-tout ce que je voulus.

A mon retour, je rencontrai mes camarades,
que le regret de mon départ & la même cu-
riosité que moi, avoient portés à me suivre; de
sorte qu'ayant pacifié tous les différens qui
restoient, & mis les hommes & les animaux
bien ensemble; je m'embarquai avec mes com-
pagnons, très-aise d'avoir évité un si grand
péril, & d'avoir vu des choses si étranges & si
merveilleuses.



LIVRE QUATRIÈME.

[Arrivée dans l'île des Pyrandriens. Description du pays des Aparçliens. Royaume de Numismacie. Isle des Poètes. Celle des Pygmées. Retour de l'auteur en Grece par l'île des Magiciens.]

APRÈS avoir dit adieu aux animaux, & pris congé des sauvages, nous nous embarquâmes mes compagnons & moi, pour voir le reste des îles dont on nous avoit dit tant de merveilles. La première où nous abordâmes, sembloit être toute de feu, ce qui fit que nous la découvrîmes de fort loin; & approchant, nous trouvâmes le rivage bordé d'hommes flamboyans, qui avoient le visage long & étroit, & le haut de la tête fait en forme d'alambic. Ils paroissoient fort dispos, car ils voltigeoient sans cesse, & changeoient à tous momens de posture. Nous leur présentâmes quelques parfums, qu'ils reçurent avec joie, & en revanche ils nous donnèrent à chacun une chemise de toile incombustible, & force pantarbes pour nous garantir des ardeurs de leur pays; mais avant qu'elles fussent distribuées, ces hommes de feu qui panchent naturellement vers les choses qui leur sont propres, s'étant courbés à dessein ou autrement, mirent le feu

à une des barques que les sauvages nous avoient données. Ceux qui étoient dedans, s'étant jetés aussi-tôt à la nage pour se sauver, firent par malheur rejaillir de l'eau sur quelques-uns de ces pyrandriens, car c'est ainsi qu'on les nommoit, ce qui leur fit de grandes plaies; si bien qu'au lieu qu'ils paroïssent lumineux & transparens, ils devinrent noirs & obscurs par-tout où l'eau les toucha. Pour les guérir, on ne fit que souffler dessus, jusqu'à ce que le feu, qui leur tient lieu de peau, eût recouvert la blessure; d'où vient sans doute qu'on a coutume de souffler sur les endroits douloureux. Il seroit difficile d'exprimer avec quelle chaleur ils nous reçurent; c'est assez de dire qu'ils n'épargnèrent rien pour nous régaler, & qu'ils nous firent, comme on dit, bonne chère & grand feu. Ils se portent en avant, comme nous, pour prendre à manger; mais ils s'élèvent incontinent au-dessus, & tirent leur nourriture par le pied, comme les arbres; aussi ne rendent-ils point d'autres excréments que des vapeurs & des exhalaisons, qui leur sortent par le haut de la tête. Dans le fort de leur débauche ils se font jeter quelques gouttes d'eau pour s'échauffer davantage; & lorsqu'ils veulent paroître plus beaux, ils se saupoudrent de soufre & de camphre, ce qui leur fait faire du feu violet. Ils aiment sur-tout

l'eau de vie ; & en approchant , ils l'allument ; & l'avalent ainsi toute enflammée. Ils sont fort ardens, amoureux, & aiment bien à baïser , c'est pourquoy ils multiplient extrêmement ; car d'un seul baïser ils engendrent un enfant , qui n'est pas si-tôt né , qu'il croît à vue d'œil ; & après avoir éclaté plus ou moins de tems , il diminue peu à peu , tant qu'à la fin il se couvre d'une lèpre farineuse , à quoy ils sont tous sujets. Ceux qui veulent éviter cette maladie , ou en guérir , se servent perpétuellement d'éventail , mais cela les use beaucoup. Ils sont fort colères & fort rigoureux , & il y a parmi eux des supplices pour les moindres fautes. Le plus ordinaire est de plonger dans l'eau , ce qu'ils supportent si impatiemment , que cela leur fait jeter de grands cris. Au sortir de-là , selon la grandeur du crime , on les laisse plus ou moins de tems dans de noirs cachots , où ils sont comme morts ; mais ils ressuscitent à l'approche de leurs camarades ; & quand le crime est grand , on les met en poudre , ce qui les fait mourir aussi-tôt. Ils ne croyent pas comme nous , que l'ame soit renfermée dans le corps , & soutiennent au contraire , qu'il n'y a qu'elle qui paroît , & que le corps qu'elle anime lui est donné pour nourriture. Aussi vivent-ils tant qu'ils ont de quoi nourrir leur feu ; mais lorsqu'il n'y a plus de

matière , leur ame faisant un dernier effort , s'envole en forme d'étincelle , qui se joue long-tems par l'air , & se promène en divers pays , cherchant les eaux comme pour lui servir de rafraîchissement , & c'est ce que nous appellons des feux folets. Lorsqu'elles ont erré tout le tems qui leur est prescrit, elles se rassemblent en un, & composent les comètes , & ces petits astres semblables aux étoiles , qui se précipitent du ciel en terre pendant une nuit fort claire. Tous les animaux de cette contrée sont de feu , jusqu'aux insectes , qui sont si brillans & si lumineux , qu'ils servent de lampes aux peuples voisins. La plupart ne vivent pas hors de leur pays, ni ceux des autres pays dans le leur , si ce ne sont des Salamandres. Il seroit impossible de voyager en ce royaume , à cause des grandes ardeurs , si la nature n'avoit eu soin d'y faire croître des arbres qui donnent , avec l'ombrage, du rafraîchissement dans leur tronc , toujours plein d'une eau fort claire & fort bonne , qui n'augmente ni ne diminue, soit qu'on en prenne peu ou beaucoup. Ces peuples ne sont point d'accord sur leur origine ; les uns croient qu'ils sont engendrés des rayons du soleil, ou des éclats du tonnerre ; les autres , plus vraisemblablement , du choc de deux cailloux , comme nos ames s'engendrent , à ce que disent quelques-

uns, du concours de celle de nos parens. Pour moi je crois qu'ils sont descendus de l'île des Lampes, dont quelqu'une chut à terre par mégarde; aussi disent-ils que leur pays ne brûle que depuis une pluie d'huile & de feu qui tomba dessus. Comme nous étions fort échauffés sur cette dispute, il survint une troupe de Pyrandriens, qui demandèrent secours contre un déluge; & comme on leur reprochoit qu'ils ne s'étoient pas opposés avec assez d'ardeur à l'effort de leur ennemi, ils répondirent que l'évènement justifioit le contraire, parce qu'ils avoient toujours reculé en combattant, sans regarder derrière eux; de sorte que quelques-uns étoient tombés dans des gouffres qui sont au sommet des montagnes, d'où ils ne se peuvent plus retirer, & ne paroissent que de nuit. Chacun fut touché de cet accident, & il fut résolu qu'on députeroit sur l'heure vers de certains Pyrandriens qui ont guerre continuelle contre les habitans du royaume d'Aparctias, & qui n'ayant pas la force de brûler les choses les plus combustibles, ne laissent pas de nager sur l'eau, & de la consumer.

De cette île de feu nous passâmes en une autre de glace, tant ce pays des fables est plein de choses contraires & extravagantes, de quoi il ne faut pas s'étonner, puisqu'on tient qu'il est

forti de la cervelle des poètes. D'abord nous rencontrons des gens transparens comme cristal, qui alloient & venoient d'une vîtesse merveilleuse : dès qu'ils nous apperçurent, ils vinrent à nous en glissant. Ils avoient le pied fort étroit & tranchant par-dessous, ce qui les aidait à glisser ; leur barbe étoit longue, & ne leur pendoit pas du menton comme à nous, mais du nez, en guise de trompe d'éléphant. Au lieu de langue, ils ont deux rateliers de dents bien garnis qui frappent l'un contre l'autre quand ils veulent parler, comme les fébricitans, dans le frisson d'une grande fièvre ; & par le bruit qu'ils font, on entend ce qu'ils veulent dire ; d'où vient, peut-être, qu'on nomme ceux qui parlent trop des claquedents. Il y en a parmi eux qui les remuent avec tant d'adresse, qu'on diroit qu'ils jouent du claveffin. Ils portent pour ornement de grosses perles & des diamans, qui ont une fort belle eau. Ils haïssent toute sorte de lumière, hormis celle des étoiles, & ne sortent guères qu'en hiver, à cause que l'air froid & piquant sert beaucoup à les fortifier. L'été ils demeurent dans des cavernes, parce qu'ils craignent fort la chaleur ; & c'est une chose étrange, qu'étant si froids, ils suent en moins de rien ; mais de leur sueur on en fait d'autres sur le champ, dont les plus accomplis se jettent en moule.

Pour les faire croître par tout également , on ne fait que les arroser au clair de la lune ; mais ils ne font jamais plus beaux que lorsqu'ils commencent à fondre. Ils ont tous cette perfection , qu'ils rompent plutôt que de plier ; & ils ne sont point dissimulés , car on peut lire tout ce qu'ils ont dans le cœur. Si nous fûmes étonnés de les voir , ils ne le furent pas moins de nous rencontrer , & nous firent présent de fruits glacés , & de grands plats de gelée , quoique leur premier abord fût assez froid. Ils nous pressèrent fort de demeurer en leur pays , mais il y faisoit un froid si insupportable , que nous n'y pouvions durer. Nous nous contentâmes , avant de partir , de voir le temple de leur dieu , qu'ils adorent sous la figure d'un ours blanc (1) , ce qui a donné le nom au pays. Il y a une merveille dans ce temple , qui ne se trouve nulle part ; c'est une glace de miroir qui a servi de moule aux dieux pour former les hommes ; car s'en étant approchés , ils animèrent leur image ; mais ils furent si fâchés de voir qu'elle faisoit tout le contraire de ce qu'ils vouloient , & qu'elle prenoit de la main gauche ce qu'ils lui présentoient de la main droite ; que pour punir ce nouvel homme , ils ne lui voulurent point don-

(1) Arctos signifie ours en grec.

ner de femme , afin d'en faire périr la race ; mais comme il aimoit à se multiplier , il se présenta devant le même miroir , & anima sa ressemblance , qui par un juste châtement lui contredit en tout & par-tout. C'est de-là que vient cet esprit de contradiction qui est dans les femmes & les enfans ; car la femme est l'image de l'homme , & les enfans sont la leur. Au sortir de ce pays , nous entrâmes dans un autre fort tempéré , & abordâmes par bonne fortune au royaume de Numismacie , après avoir admiré la diversité de la nature , qui en un même endroit du monde avoit placé deux nations si contraires.

J'ai dit que nous abordâmes heureusement au royaume de Numismacie , parce que c'est un pays où l'on n'aborde pas quand on veut , & tel l'a cherché toute sa vie , qui ne l'a jamais pu trouver. Les habitans y parlent toute sorte de langues , c'est pourquoi ils sont fort bons truchemens , sur-tout les Chryсандriens & les Argyrandriens , dont l'organe touche plus au cœur , car on ne fait pas cas des autres , & ils sont sujets à être fourbes. Ces peuples , pour être engendrés de Mercure & de la belle Sulfurie , sont d'une figure fort étrange , car on ne leur voit ordinairement que le cou & la tête : quoi qu'ils soient tous empereurs , rois & sou-

verains, ils portent derrière eux leurs armes & leurs devises, & relèvent de la reine Lydie (1), & non pas de l'île des poètes, comme les autres. Du moment qu'ils sont faits ils ne croissent ni ne diminuent; il est vrai que les traits de leur visage s'effacent peu-à-peu, & qu'ils sont sujets à une certaine éréfypèle qui les fait beaucoup décroître. C'est une chose étrange, que de leur peau qu'on enlève, les fourbes dont j'ai parlé se masquent, & passent après pour eux; de sorte qu'on y est souvent trompé; mais ces gens-là n'appréhendent rien tant que la rencontre de leur reine; car pour peu qu'elle les touche, elle les fait rougir ou pâlir, selon la diversité de leur crime, & aussi-tôt on les met en quatre quartiers, & on les jette dans le feu; mais ils ne sont pas entièrement consumés, car tout ce qu'ils avoient d'impur s'en étant allé en fumée, on crée de nouveaux sujets de ce qui reste, qui sont aussi parfaits que les autres, particulièrement après qu'on leur a imprimé le caractère du prince, qui est comme le cachet de la nature, dont Platon dit que nous sommes tous scellés. Ces peuples n'engendrent point, & sont de nature immortelle, principalement les Chrysandriens & les Argyrandriens, qui ne peuvent être anéantis en quelque manière que ce soit, non pas même par le feu, qui au contraire les

(1) Pierre de touche.

purge, quand ils sont malades, & les rend plus beaux & meilleurs. Nous fûmes fort bien traités dans cette île, car encore que ce ne soit qu'un roc stérile, on n'y manque de rien, & l'on y apporte de tous côtés; en effet, ces peuples sont si aimés de tout le monde, qu'on craint qu'à la fin ils ne se rendent maîtres de l'univers, non pas par force, mais par amitié; car c'est une chose étrange de la passion qu'on a pour eux, & comme tant d'hommes si différens de mœurs, de religion & de coutumes, s'accordent tous en ce point: aussi fait-on tout ce qu'on peut pour les avoir, & quand on les tient on les enferme sous la clef, de peur qu'ils ne s'en aillent, car ils sont d'une nature très-inconstante; & pour peu qu'on les laisse à l'écart, on ne les retrouve plus. Du reste, ce sont les meilleurs esclaves du monde, car ils savent tout faire, & se mettent à tout. C'est par leur moyen qu'on a aplani les montagnes, comblé les vallons, bâti des villes, peuplé des déserts, cultivé des rochers, séché des mers, arrosé les lieux les plus arides, & frayé des chemins à travers des abymes & des précipices. Quoi qu'ils soient sujets à être enterrés tout vifs, & à demeurer long-tems sans voir ni lune, ni soleil; ils ne s'en portent pas plus mal, & n'en font point plus mauvais visage, car ils savent que ce qu'on

en fait n'est pas par inimitié, mais par affection : toutefois ils aiment fort les Dapsiliens (1), parce qu'ils leur font voir en peu de tems bien du pays, & qu'ils ne les tiennent pas enfermés comme les autres; aussi paroissent-ils plus entre leurs mains que par-tout ailleurs. Comme il n'y a que façon d'avoir ces Numismaciens, je fis si bien, qu'en ayant gagné une partie & pris l'autre, je recouvrai, par leur entremise, un bon vaisseau équipé de tout ce qui étoit nécessaire pour retourner en notre pays.

Cela nous vint bien à propos, car au sortir de-là nous fûmes surpris par une tempête, qui après nous avoir agités long-tems, & consumés toutes nos provisions, nous jeta enfin en l'île des Poëtes, qui est un pays fort éloigné du royaume de Numismacie. La première rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avoit la barbe fort vénérable; mais il avoit la cervelle en écharpe, qui est un mal auquel ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous lui demandions, il se contenta, après quelques grimaces, de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aller: nous montâmes par son ordre sur le faite d'un haute mon-

(1) Dépensiers.

tagne, qui avoit double sommet, où nous vîmes un grand peuple assemblé, pour voir lever l'aurore, qui est la déesse qu'on y révère avec le soleil. Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'ils tirèrent les rideaux chamarés de son lit; & après lui avoir donné le bon jour en chantant (car ces peuples chantent comme les autres parlent) ils la vêtirent de pourpre & d'écarlate, mêlant l'or & l'azur parmi les opales & les rubis, sans dessein & sans ordre, ils affuroient que cela ne laissoit pas de faire un fort bel effet de loin. Ensuite ils mirent dans ses doigts de roses quantité de perles & de diamans, pour répandre sur les herbes & sur les fleurs; mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le souffle des chevaux du soleil, qui la déroba à notre vue. Cependant les poètes s'empressoient plus que devant, pour célébrer aussi la naissance de cet astre, car il meurt & naît tous les jours en leur pays, & tandis que les heures diligentes atteloient ses chevaux à son char, ils ceignirent les temples du jeune Phébus d'une couronne de lumière. Comme je considérois ces choses avec attention, m'étant écarté pour chercher l'aurore, je trouvai au retour que le soleil s'étoit aussi fort éloigné, & qu'il étoit déjà bien haut dans le ciel. Cependant ces messieurs ne répondoient à

mes questions qu'avec un accent grave, & des termes empoulés, pour imiter le langage des dieux, à qui ils ne ressemblent que par-là; car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, & ne sont couverts que de feuilles de laurier & de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'hiver. Les cheveux de leurs maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes, & leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou. Leur manger est de fruits sauvages & de miel, & leur breuvage d'eau & de lait; néanmoins ils sont si glorieux qu'ils disputent de félicité avec Jupiter; du reste leur pays est très-beau à la vue, & je m'étonne qu'ils ne soient pas plus riches, vu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car à les ouïr parler, leurs prés ne sont que d'émeraudes, leurs guerets sont couverts d'épis dorés; leurs fleurs sont de pourpre & d'azur; celles des arbres d'argent, & leur fruit d'or. Le nectar ne vaut pas le cristal de leurs fontaines; les petits cailloux du rivage sont autant de diamans & de pierreries, & chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela ils n'ont pas de pain, & l'on diroit que, comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs trésors; aussi tout ce qu'ils disent ne paroît qu'à eux de la sorte, &

j'avois

J'avois beau ouvrir les yeux, je ne voyois point tous ces trésors imaginaires. Ils sont fort bizarres, & sujets à une infinité de caprices & de fantaisies; & quand leur verve les prend, on ne les sauroit gouverner. Ils font d'étranges grimaces, & se contournent comme s'ils avoient des convulsions, particulièrement quand ils enfantent; mais ce n'est pas de douleur, car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela de propre que chacun fait des enfans sans avoir besoin du secours d'autrui; aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des pères trouvent néanmoins fort beaux, qui est une grande grace qu'ils ont reçue de Jupiter; car s'ils en reconnoissoient les défauts, cela les rendroit chagrins & de mauvaise humeur, car ils les aiment à un point qu'ils en sont fous; mais les autres les traitent avec mépris, c'est pourquoi ils ne durent pas long-tems, parce qu'on n'élève les enfans en ce pays-là que d'une viande fort délicate, qu'on appelle estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils conçoivent, & dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur tête, & accouchent par le bout des doigts. Ils portent leurs enfans plus ou moins de tems, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur: si l'enfant est gros, ils s'en délivrent à plusieurs reprises, & quand il est tout sorti, on le ras-

semble en un corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demi, dont le père a avorté de l'autre moitié; cependant ils ne laissent pas de vivre, & d'être fort bien reçus, quand ils viennent de bonne race, & d'un père qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort dévots, & ne reconnoissent guères d'autre divinité que les yeux de leur maîtresse; que s'ils célèbrent Apollon & les Muses, c'est plutôt par coutume qu'autrement. Au commencement que je fus en leur pays, je ne pouvois assez m'étonner de les voir parler à des choses inanimées, comme aux forêts & aux rochers; mais après leur avoir vu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnai celle-ci. Comme nous nous préparions au départ, le héros qui les nourrissoit vint à mourir; car ils sont si paresseux, qu'ils mourroient de faim si quelqu'un ne prenoit soin de leur nourriture. Aussi-tôt il fut ordonné, pour perpétuer sa mémoire, & faire vivre son nom après sa mort, qu'on embaumeroit ce nom avec le sel de l'esprit, & qu'après l'avoir revêtu des plus belles couleurs de la rhétorique, & paré des plus brillantes fleurs de la poésie, on le mettroit en dépôt entre les bras de la renommée, afin qu'elle le portât par toute la terre. Le jour venu qu'on avoit destiné pour ce haut mystère,

Chacun se rendoit au lieu assigné, dans un grand silence : après quelques sanglots & quelques larmes, suivies d'éclats douloureux & de pitoyables hélas, le tout accompagné de cérémonies muettes, on découvrit avec une respectueuse hardiesse, ce grand & vénérable nom, qui reposoit sur une urne d'or, environné de laurier & de ciprés, qui couronnoient les légères & froides cendres de cet invincible héros. En même tems on l'arma de tout ce qu'on avoit pu trouver dans l'univers de redoutable, de formidable, & d'intrépide ; puis on l'éleva au-dessus de tout ce qu'on put s'imaginer de majestueux, d'auguste & de sacré. Après, l'environnant de lumière, de splendeur & de gloire, on lui dressa des autels, où tandis que les uns sacrifioient à sa magnanimité, à sa générosité & à sa clémence, les autres érigeoient de vivantes statues, d'éternels trophées, & d'inébranlables monumens à sa triomphante mémoire. On entendoit d'autre part des concerts, où l'on célébroit ses divines actions, ses charmes inexplicables, & ses vertus immortelles. A ce bruit, la renommée vint à tire-d'aîle, qui ôta ce précieux nom de la vue des hommes, & l'alla fermer par l'univers. Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands personnages.

Après cette cérémonie, nous quittâmes cette

île & abordâmes par un doux vent en celle des Pygmées, qui est de son ressort, aussi-bien que les premières dont j'ai parlé. Mais elle est fort petite, & n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, au lieu que celle des géans en a plus de cinq ou six cens. Cependant, quoique ces deux îles soient fort proches, elles ne laissent pas de vivre en bonne intelligence sous l'autorité des poètes, qui leur donnent telle loi qu'il leur plaît. Nous fûmes tout étonnés en arrivant, de voir que les plus grands hommes de ce pays - là n'avoient pas plus d'une coudée de haut, ce qui leur a donné le nom de Pygmées (1). Nous croyions du commencement que ce fussent des lapins, d'autant plus que nous les voyions ramassés ensemble comme dans une garenne; mais nous reconnûmes en approchant, que c'étoient des hommes. Ils revenoient de faire la guerre aux gruës, & avoient obtenu une grande victoire; de sorte que chacun rapportoit deux ou trois têtes de son ennemi, qu'ils portoient sur l'épaule en guise de massue & les tenoient par le bec. Ils avoient bien déniché quarante ou cinquante mille œufs après la bataille, que leurs femmes remportoient dans des hottes pour aider à leur subsistance.

(1) Le mot signifie coudée.

C'est une chose admirable, de voir avec quelle valeur ils affrontent leurs ennemis, qui paroissent comme des géans à leur égard, & d'un coup de bec leur entament la cervelle, s'ils n'ont de bons casques pour se remparer, faits de grandes coques de noix. Mais la nature leur a donné beaucoup d'industrie, pour suppléer à leur foiblesse, & l'on dit qu'ils se coulent sous elles dans le combat, & qu'ils leur cassent les jambes qu'elles ont fort minces. Ils s'effrayèrent à notre abord; mais lorsqu'ils eurent vu nos certificats, & que nous avions passé sans désordre à travers l'empire des fables, ils s'approchèrent de nous avec grande allégresse, & nous fautoient à la ceinture comme les petits chiens, quand ils veulent caresser leurs maîtres. Les plus apparens étoient portés sur des béliers & sur des chèvres, qui s'agenouillent comme font les chameaux, lorsqu'ils veulent monter dessus. Nous les accompagnâmes jusqu'à leurs cabanes, qui sont creusées dans terre comme des clapiers; mais ils vont fort lentement, & ne font, comme on dit, que quatorze lieues en quinze jours; ce qui nous ennuyoit fort. Vous direz, peut-être que je me méprends, de leur faire faire tant de chemin, n'ayant donné que quatre ou cinq lieues de long à leur île; mais c'est qu'elle est toute composée de valons & montagnes;



de sorte qu'elle a deux ou trois fois plus d'étendue qu'il n'en paroît, & l'on diroit que la nature l'a fait exprès, pour la commodité des habitans, qui se nichent dans des trous; outre que, par ce moyen, elle contient beaucoup plus de peuple qu'elle ne feroit. Le lendemain de leur arrivée on partagea le butin; & la cérémonie se fit au son des chalumeaux, qui leur tiennent lieu de trompettes, comme les sonnettes de tambours; après quoi, ils tirèrent à l'oiseau, ainsi qu'ils ont accoutumé en une réjouissance publique. Cet oiseau est une mouche prise dans une toile d'araignée, qu'il faut jeter par terre d'un grain de mil & l'on tire avec un chalumeau. La carrière où l'on s'exerce a plus de deux cens pouces de long; car ils comptent de la sorte en ce pays-là, comme on fait ici par toises. Ils ne vivent pas plus de huit ans, comme d'autres ont remarqué avant moi; & les femmes engendrent à cinq. Si-tôt que leurs enfans sont nés, ils les cachent dans des rabouillères, comme les lapins font leurs petits, de peur des gruës, qui les avalent tout d'un coup, comme des navets. Ces petits bouts d'hommes sont fort ingénieux; & le soir pour nous régaler, ils nous donnèrent les marionnettes, à quoi ils se plaisent, comme on fait parmi nous, à la comédie. Ils sont fort sobres, & c'est un

grand excès, quand ils mangent une cuiffé d'alouette; car pour leur ordinaire, ils n'ont que deux ou trois mouches en broche, ou quelque peu davantage, selon que leur famille est plus ou moins grande. Leurs broches font faites de pointes de hériffon; mais les grosses où ils rôtiſſent des alouettes, font des dards de porc-épic. Ils boivent dans de petits vafes faits de noyaux de cérifes, & leur breuvage, font deux ou trois gouttes de rosée qu'ils recueillent au printems, & conſervent dans des œufs d'autruche, qui leur ſervent comme de muids; & parce qu'ils aiment beaucoup cette liqueur, cela leur tient lieu de pipes de malvoisie. Leurs aſſiettes font des écailles de carpes, dont les plus belles font les plus dorées, & leurs plats de petits baſſinets de gland. C'eſt de-là que viennent les arbres nains, car toutes leurs forêts font par buiffons, ce que la nature a fait exprès, afin qu'ils ne ſe rompent point le cou, en voulant grimper deſſus. On y voit auſſi de la vigne, qu'ils aiment; parce qu'ils croient qu'elle rampe, pour ſ'accommoder à leur foibleſſe. Ils font très-bien proportionnés, vu la petiteſſe de leur taille, & ſe moquent de la nôtre, à cauſe du danger qu'il y a, lorsqu'on vient à tomber de ſi haut.

Au fortir de cette île, nous voulûmes aller

en celle des souhaits : mais nous n'y pûmes jamais aborder, car en ce pays-là on n'arrive pas où l'on veut; de sorte que nous fûmes contraints de relâcher dans celles des magiciens, sans pouvoir visiter seulement l'île des géans, quoique nous eussions grande envie de la voir. Car on nous en contoit des merveilles, qu'ils enjamboient les rivières, comme l'on fait un ruisseau, pêchoient à la ligne aux baleines, avec de gros cables de navire, dont les ancres servoient d'hameçon, jouoient à la boule avec des montagnes, qu'ils laissoient quelquefois dans le jeu; ce qui étoit cause qu'on en trouvoit de toutes seules au milieu des grandes plaines, où ils avoient joué. Comme nous eûmes mis pied à terre dans l'île des magiciens, un de nos matelots, qui avoit été autrefois en ce pays-là, nous avertit, pour éviter, comme on dit, les fausses prophéties, de piffer sur nos pieds en nous levant, afin de nous précautionner contre toutes sortes de charmes. Il nous dit aussi, que si quelqu'un nous touchoit, nous lui rendissions le coup, afin que le sort retournât sur celui qui l'avoit donné. Dans cet entretien nous arrivâmes à la plaine de Zoroastre, qui prend son nom de la capitale du pays; laquelle est bâtie au milieu. La nuit nous surprit avant que d'y pouvoir arriver; de sorte

que , comme il ne fait pas bon voyager de nuit en ce pays-là , nous fûmes contraints de nous coucher sur l'herbe , & de manger ce que nous avons apporté de notre barque. Mes compagnons dormoient déjà , lorsque j'ouïs un grand miaulement de chats , de quoi m'étant ennuyé , je me levai pour les chasser , à cause qu'ils m'empêchoient de dormir. Mais comme je les poursuivois assez loin , parce qu'ils ne vouloient pas s'en aller , je me trouvai engagé dans une grande caverne éclairée d'une infinité de lampes. A mesure que les chats entroient , ils se changeoient en autant de belles & de jeunes demoiselles , qui se mettoient à danser toutes nues à reculons , tournant le dos les unes aux autres , & renfermoient au milieu un bouc lascif , dont elles imitoient les postures dissolues , se baissant de tems en tems pour le regarder entre leurs jambes. Après que cela eut duré assez long-tems , ce bouc s'alla mettre en un coin , où elles vinrent toutes le baiser au derrière ; & jettèrent sur lui des fleurs , comme on a coutume de faire aux mystères de Priape. Pendant cette cérémonie , on vit venir par l'air des hommes à cheval sur des balais ; & ils ne furent pas plutôt arrivés qu'ils firent un sacrifice. Mais le bouc rejetta toutes leurs offrandes ; de sorte que croyant avoir manqué à

quelque cérémonie, ils recommencèrent tout de nouveau, & se tirèrent du sang de toutes les parties du corps, à coups de lancettes. Mais le bouc continua à témoigner de l'aversion; si bien que lui en ayant demandé la cause, ils furent que c'étoit parce que j'étois-là. Là-dessus ils me vinrent prendre, & je crus qu'il m'alloient immoler; mais j'en fus quitte pour être mordu au-derrière & signer de mon sang un papier; après quoi le bouc me dit que j'étois à lui. Alors, ce ne furent que jeux & que ris, avec un sabat effroyable; car on ne s'entendoit pas l'un l'autre; & chacun faisoit ce qu'il vouloit, à l'imitation du bouquin, qui caressoit les plus belles. Lorsque cela fut fait, je fus étonné de voir la nappe mise; & sans voir ceux qui apportoit les plats, elle fut couverte en un instant. Comme tout le monde se fut placé, sans se faire beaucoup prier, il se fit d'abord un grand silence, & chacun menoit plus de bruit des dents que de la langue; mais parce que je trouvois les viandes un peu fades, je ne pus m'empêcher de crier qu'on apportât du sel. A ce mot, tout disparut, & je me trouvai seul & sans lumière, dans une carrière fort obscure, où je fus contraint de demeurer jusqu'au point du jour. Ensuite, je me rendis où étoient mes compagnons, sans leur oser rien

dire de ce qui m'étoit arrivé ; parce qu'ils étoient si effrayés des contes qu'on leur avoit faits du pays, que la moindre chose étoit capable de leur troubler l'esprit. Malgré ces terreurs paniqués, je les amenai à Zoroastrie, où tous les logis nous paroissoient autant de palais enchantés. On voyoit aux portes & aux fenêtres, les plus belles dames du monde, qui nous jettoient en passant des œillades fort amoureuses ; ce qui m'eût touché davantage, si je ne les eusse pas connues ; mais c'étoient les mêmes que j'avois vues dans la carrière. Comme nous passions de cette rue-là, à une autre, nous eûmes la tête rompue de cent valets de marchands, qui, sortant de leurs boutiques, nous crioient : » Messieurs, voulez-vous qu'on » tire votre horoscope, pour voir si vous serez heureux en ce monde-ci, ou en l'autre ? » Messieurs, c'est ici qu'on trouve toutes sortes d'esprits familiers, & de caractères pour » faire mille lieues en un jour. Messieurs, » voulez-vous avoir la précieuse racine que » les rois de Perse donnent à leurs ambassadeurs, pour ne manquer de rien dans les » grands voyages ? C'est ici, disoit un autre, » qu'est le véritable secret pour retrouver toutes les choses perdues & même son pucelage : c'est moi qui, par la grace des Dieux,

» nettoie le corps de sa rouille & qui le rend
 » invulnérable. C'est ici, messieurs, qu'on
 » trouve de ces écus roulans & de ces bourses
 » inépuisables, où l'on rencontre toujours de
 » l'argent, quoiqu'on n'y en mette jamais.
 » Messieurs, disoient d'autres, d'une voix
 » toute enrouée à force de crier, voici la
 » véritable vervène cueillie avant jour & sé-
 » chée à l'ombre, lorsqu'il n'y avoit ni lune
 » ni soleil sur terre; vous plaît-il d'en avoir,
 » quand ce ne seroit que pour voir vos
 » maîtresses en songe ». Enfin, délivrés de ces
 importuns criailleurs, nous arrivâmes au logis
 d'une bonne femme, de la connoissance de nos
 matelots, qui nous reçut fort bien. Mais je ne
 fais par quel accident, un de mes compagnons
 tomba malade si dangereusement, que nous
 croyions à toute heure qu'il dût mourir. Son
 plus grand mal venoit de l'imagination qu'il
 avoit d'être enforcé; & pour en savoir la
 vérité, il fit tout ce qu'on lui conseilla. Entr'au-
 tres choses, on lui fit acheter un cœur de bœuf,
 qu'on larda d'épingles sans tête & d'aiguilles
 sans cul; puis le mettant bouillir dans un chau-
 deron, on accompagnoit chaque bouillon d'une
 parole magique, pour attirer dans la cham-
 bre celui qui avoit fait le sort. Que s'il ne ve-
 noit pas, on avoit du moins la satisfaction de

se faire mourir en langueur ; car à mesure que le cœur se consumoit , celui de l'enchanteur se devoit consumer aussi. Comme il n'y avoit plus d'eau au chauderon , on vit venir une grande femme noire , avec les yeux égarés & étincélans , l'écume à la bouche , & la fureur sur le visage. Si-tôt qu'elle fut entrée , on mit un manche de balai derrière la porte , pour l'empêcher de sortir ; mais cette mégère , sans prendre garde à cela , vint droit au lit du malade ; & tirant le rideau , lui dit d'une voix cassée & enrouée , que me veux-tu ? En même tems , quatre grands coquins qu'on avoit loués pour la frotter avec des bâtons de sarment , sautèrent en place ; mais comme ils vouloient rabattre le bras qu'ils avoient levé , elle troussa tout d'un coup sa robe , d'où sortit une si grande flâme , que ces galans furent tous grillés ; & la forcière en même tems se saisit du balai qui étoit derrière la porte , & se perchant dessus , s'envola par la fenêtre , laissant dans la chambre une puanteur effroyable. Cependant , notre pauvre malade étoit à l'extrémité , & dans la pensée que tout ce qu'on lui donnoit étoit charmé , il ne vouloit prendre aucune chose ; ce qui ayant ému notre hôtesse à compassion , elle nous mena chez la plus grande magicienne de la ville , qui étoit de ses amies , & logeoit dans un vilain trou qui n'é-

toit bâti que de gibets & de potences. Mais derrière s'élevoit un palais superbe, où l'on voyoit sous les portiques jouer de petits enfans, qu'elle nourissoit pour faire un bain de leur sang, afin de guérir un grand prince qui étoit malade de la lépre. Au milieu de la cour étoit une fontaine grande comme un petit lac, où nageoient plusieurs poissons, & sur le bord une vieille décrépité, dont le nez & le menton se touchoient; & dans l'intervalle de ses rides, s'élevoient de gros porreaux ombragés de longs poils gris, qui se mouvoient au branle de sa tête, & se jouoient sur son visage, comme dit le poëte au gré des Zéphirs. D'une main elle tenoit une tasse, dans laquelle elle buvoit; & de l'autre, elle étendoit les peaux de son menton, pour lui servir de soucoupe, de peur qu'il ne tombât de l'eau sur ses habits. Si-tôt qu'elle nous apperçut, elle vint à nous toute courbée sur un bâton, ne faisant pas un pas, sans laisser tomber une roupie; & pour me régaler, elle me fauta au cou & me baïsa, à cause que je lui paroïssois assez agréable. Cela me fit une telle horreur, que je courus aussi-tôt à la fontaine pour me laver; mais je n'eus pas plutôt pris de l'eau, que je me trouvai enlevé par l'air dans une chambre du palais, où j'entrai par la cheminée. Elle étoit enrichie de fort belles

LIVRE QUATRIÈME. III

peintures, où l'on voyoit diane & ses nymphes à demi-nues, en un endroit cueillir des fleurs, en un autre se baigner, ou poursuivre une biche à la chasse : mais tout à coup, comme je prenois plaisir à les contempler, tous ces personnages s'animèrent ; & se détachant des tableaux, commencèrent à danser autour de moi avec grand bruit. L'un en passant me donnoit une nazarde, l'autre une croquignole ; & tous faisoient des postures extravagantes, pour me faire peur ; mais n'en ayant pu venir à bout, ils disparurent en un instant, & me laissèrent parmi un tas de vilaines bêtes qui me couroient parmi le corps. Comme j'étois au désespoir de me voir en cet état, je vis sortir d'une armoire la plus belle personne du monde, qui commença à m'accuser de la rigueur que je lui avois témoignée près de la fontaine ; & me jura par l'ame des contes de vieille de ses ancêtres, que si je ne lui voulois être plus doux, elle s'alloit jeter dans un feu qui s'étoit allumé à la cheminée. A ces mots, je courus pour l'embrasser, ne pouvant résister à ses charmes ; mais je fus retenu par une main invisible ; ce qui l'effraya tellement, qu'elle se jeta dans le feu. Aussi-tôt tout le palais disparut, & je me retrouvai dans la rue avec mes camarades, où de crainte de pires accidens, nous allâmes

tout de ce pas acheter des caractères, avec lesquels nous retournâmes en notre pays; & nous nous trouvâmes chacun un matin dans notre lit, comme si tout le voyage que nous avions fait, n'avoit été qu'un long songe.

Fin de l'histoire véritable.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

T A B L E
DES VOYAGES IMAGINAIRES
 Contenus dans ce Volume.

*A*VERTISSEMENT de l'Éditeur.

<i>Livre premier,</i>	Page 1	
<i>Livre second,</i>		30
<i>Livre troisième,</i>		56
<i>Livre quatrième,</i>		84



HISTOIRE DE CYRANO DE BERGERAC.

<i>HISTOIRE comique des État & Empire de la Lune,</i>	115
<i>Histoire comique des État & Empire du Soleil,</i>	253
<i>Histoire des Oiseaux,</i>	353
<i>Plaidoyer fait au Parlement des Oiseaux,</i>	372

Fin de la Table.